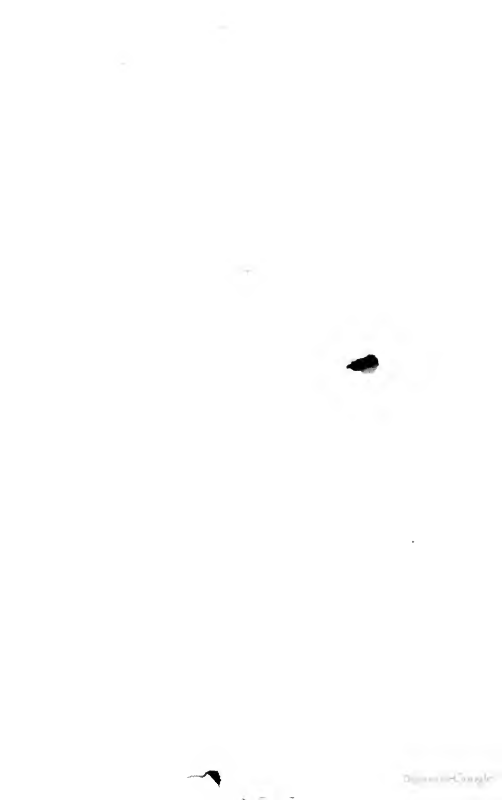


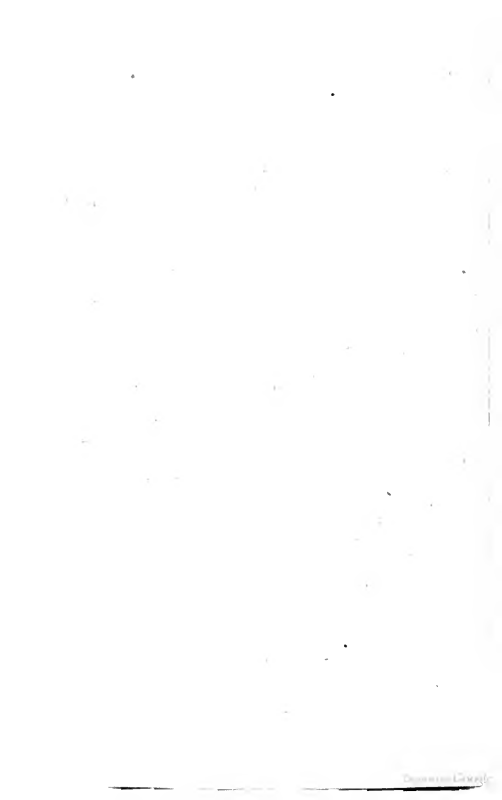






PHYSIOLOGIE

DU LANGAGE GRAPHIQUE.



HISTOIRE NATURELLE DU LANGAGE.

PHYSIOLOGIE DU LANGAGE GRAPHIQUE

PAR

Adolphe d'ASSIER.





PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres Hipp. Baillière, 219 Regent street. | **New-York**, Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1868.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Librairie Germer-Baillière.

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage phonétique. 1 vol. in-18 2 50

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage graphique. 1 vol. in-18. 2 50

Librairie Durand et Lauriel.

Essai de grammaire générale d'après la comparaison des principales langues Indo-Européennes. — Première partie. 1 vol. in-8°. 1 50

Essai de grammaire française d'après la grammaire générale des langues Indo-Européennes, 2me édition, 1 vol. in-18. 1 50

Le Brésil contemporain. Paysage, races, mœurs, institutions, colonisation. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Les Pyrénées et leurs stations thermales, *sous presse*, 1 vol. in-8°. 6 fr.

GENÈSE DU LANGAGE.

On a tenté bien des fois de présenter le langage comme la ligne de démarcation la plus tranchée qui existe entre l'homme et les autres représentants de l'échelle zoologique. Nul doute que la parole articulée et raisonnée s'élevant du mot à la proposition, de la proposition à la phrase, de la phrase à la période, ne soit notre propriété exclusive. Mais nous avons démontré (*) que le langage, envisagé à un point de vue plus élevé, était un attribut de l'animalité supérieure. Chez beaucoup de mammifères, le cri est un signe aussi clair, aussi distinct que certains mots de notre vocabulaire. Les formes orales que nous donnons à la pensée, ayant, en dernière analyse, l'in-

(*) Physiologie du langage phonétique.

terjection pour point de départ, se rencontrent à cette limite avec le cri des animaux. Il faut donc chercher d'autres caractères en dehors du domaine phonétique, si l'on veut nous différencier, à l'aide du langage des êtres qui nous approchent, et l'on trouve une délimitation radicale et inattaquable, cette fois, dans les formes visibles que l'homme donne à ses idées pour leur permettre de franchir l'espace et les mettre à l'abri des altérations du temps. On voit que nous voulons parler du langage graphique.

Le langage graphique est le complément nécessaire du langage phonétique. La parole donne des contours aux images indécises de la pensée, mais ce ne sont là que des ébauches flottant dans un milieu insaisissable, jusqu'à ce qu'elles aient été immobilisées par les procédés de l'écriture. La physionomie des diverses langues se dessine alors d'une manière nette, et chacune d'elles puise dans les nouveaux symboles une vigueur et une souplesse qui lui permettent d'agrandir, dans des proportions inattendues, le cercle de ses destinées. On sait que les grandes

littératures et les grandes civilisations ne se produisent que lorsque les peuples ont été assouplis au maniement de l'alphabet. D'un autre côté, l'expérience journalière nous apprend qu'on ne parvient à posséder un idiome que quand on l'a étudié sous ses deux faces, la forme parlée et la forme écrite. Chacune de ces formes a pour ainsi dire son vocabulaire et sa grammaire. Se contenter de la première, c'est se condamner à ignorer les plus belles productions de la langue. Ne l'apprendre que dans les livres, c'est en quelque sorte renoncer à en faire usage. L'oreille n'étant pas familiarisée avec les sons ne les perçoit que d'une façon obtuse et parvient difficilement à en dégager le sens. Aussi n'est-il pas rare, lorsqu'un dialogue s'engage dans de telles conditions, de voir les interlocuteurs forcés de s'interrompre pour continuer leur colloque à l'aide de l'écriture.

Cependant, malgré son importance, l'étude des signes n'a jamais été détachée de l'étude des sons. Habitués dès notre enfance à identifier l'idée avec sa forme orale, nous avons également

identifié cette dernière avec sa forme optique. De là, de sérieux inconvénients dans les recherches de la linguistique. Le mot masqué par le symbole empêche l'esprit de saisir la véritable physionomie du langage; des conclusions contradictoires égarent parfois la science. Les caractères alphabétiques étant généralement insuffisants pour traduire toutes les nuances de la prononciation, la plupart des idiomes ne sont représentés que par des à peu près. Dès lors, quoi de plus naturel que de voir des hommes, d'un mérite réel, s'arrêter devant des analogies fausses ou incomplètes, tandis que les véritables rapports passent souvent inaperçus.

Désireux de faire disparaître un malentendu si préjudiciable aux progrès de la philologie, nous avons essayé, dans les pages suivantes, d'esquisser les principaux traits qui se rattachent à la genèse du langage graphique. Les branches secondaires qui naissent du tronc sont aussi nombreuses, aussi variées, que celles que nous avons vu sortir du langage phonétique. Les modifications que le cours des siècles apporte dans

sa marche offrent des sujets d'étude non moins intéressants. Les deux sciences, science des signes et science des sons prenant leur point de départ dans la spontanéité humaine, se développent sur deux lignes parallèles pour aller se rejoindre aux extrémités de leur carrière. Après avoir passé en revue les phases diverses de son évolution, nous ferons ressortir les influences, quelquefois perturbatrices, mais plus souvent fécondes que l'écriture a exercées sur les destinées de la parole.

I.

Nous avons dit que le langage graphique offrait dans ses développements les plus grandes analogies avec le langage phonétique. Ces ressemblances, on pourrait dire ces points de contact, qui apparaissent dès l'origine, se retrouvent dans toutes les métamorphoses qui affectent les signes ou les sons. Grâce aux travaux de la linguistique moderne, personne n'ignore aujourd'hui que c'est dans l'hiéroglyphe qu'il faut chercher le premier germe de l'alphabet. Or l'hiéroglyphe c'est le symbole optique du langage sous la forme la plus naturelle, la plus simple, le dessin. L'homme des anciens âges a cherché à reproduire l'image des choses qu'il avait sous les yeux de la même manière qu'il s'est essayé à

leur donner une forme orale pour les rappeler à son oreille. Les documents abondent pour nous mettre sur la trace de la marche qu'il a suivie, des influences qui l'ont guidé. Trois centres de civilisation primitive, la Chine, l'Egypte, le Mexique nous permettent d'assister en quelque sorte à l'éclosion de ce germe d'où devaient sortir les créations les plus belles de l'esprit humain, la peinture et l'architecture, ses conceptions les plus profondes, l'écriture et l'algèbre.

La Chine a consigné dans ses annales l'histoire complète de son alphabet. Tout objet extérieur fut d'abord représenté sous l'aspect qui le caractérisait le mieux. Un cercle figura le soleil, un croissant la lune; l'étoile fut désignée par une image plus petite que celle du soleil. Tel fut l'hiéroglyphe primitif. Le signe actuel n'est que cet hiéroglyphe transformé par le temps et par les exigences de la calligraphie. Les monuments qui s'élèvent encore sur la terre des Pharaons, nous offrent un second exemple de formation de l'écriture d'autant plus important pour nous que tous les peuples de l'occident ont emprunté leur

alphabet à l'alphabet Egyptien (*). Le symbole pur s'y montre encore sous sa forme première à côté des dérivations successives qui ont conduit à l'écriture usuelle, et l'on sait que la signification de ces signes, perdue depuis l'édit de Théodose, a été retrouvée au début des études philologiques par les travaux de Young et de Champollion. Le point de départ étant le même chez les deux peuples, puisqu'il s'agissait de la représentation graphique des mêmes objets, les premiers hiéroglyphiques chinois sont semblables aux hiéroglyphiques égyptiens ou n'en diffèrent que par des nuances insignifiantes. La divergence ne commence à se montrer que lorsqu'arrivé à l'interprétation des idées métaphysiques, le scribe est livré à ses seules inspirations.

Un troisième centre d'éclosion alphabétique nous a été révélé par la découverte du Nouveau-

(*) On attribue généralement cet alphabet aux Phéniciens, parce que c'est ce peuple qui l'apporta sur les côtes de la Méditerranée. Mais un passage de Tacite (Annales XI, Par. XIV) établit clairement la priorité en faveur des Egyptiens.

Monde. De nombreux manuscrits, échappés aux dévastations de la conquête, montrent que les Aztèques connaissaient l'art de retracer leurs annales à l'aide de procédés hiéroglyphiques. On peut en dire autant de la plupart des peuplades américaines qui présentaient quelque ébauche de civilisation. C'est ainsi que sur les côtes de la Virginie on représentait l'arrivée des Espagnols par la figure d'un cygne nageant vers le rivage et vomissant des flammes. L'apparition des étrangers avait été ramenée à trois faits principaux qui avaient plus particulièrement fixé l'attention des sauvages : le navire qui s'avançait, le teint des nouveaux venus, et les décharges de l'artillerie qui rappelaient les effets de la foudre. La blancheur du cygne, sa marche à travers les flots, le feu qu'il lançait, retraçaient tout cela dans une synthèse aussi simple que grandiose.

Ces inscriptions naïves que l'on retrouve chez la plupart des tribus du Nouveau-Monde, semblent, au premier abord, offrir moins d'intérêt que les caractères chinois et égyptiens, parce qu'au lieu d'arriver comme ces derniers à l'écriture

alphabétique par une suite d'évolutions naturelles, elles ne sont pas sorties de la phase des productions primitives. Mais elles puisent dans cette simplicité même une importance capitale, car l'hiéroglyphe étant encore dans sa période créatrice, nous permet d'assister à la genèse du langage graphique. Le sauvage de nos jours retrace sur l'écorce des arbres du désert tous les faits saillants de son existence : ses ruses de guerre, ses chasses, ses combats, ses victoires. Il improvise ses récits comme l'Aède improvisait ses chants. Sa langue écrite est un milieu aussi mobile que son idiome, tout en restant dans sa forme inculte éternellement identique à elle-même. Ces faits vérifiés depuis trois siècles par les voyageurs qui parcourent les solitudes américaines confirment, de la manière la plus évidente, ce que nous révèlent les annales des anciens peuples et feraient pressentir l'origine première de l'alphabet, si les hypogées de la vallée du Nil et les livres sacrés de la Chine étaient restés dans l'oubli.

Si l'on compare au double point de vue du symbole et de la forme les peintures des ma-

nuscrits mexicains avec les plus anciens caractères du Chouwen, ou avec les hiéroglyphes qui décorent les murs des palais de Karnac, on ne tarde pas à reconnaître des différences radicales autant dans l'art du dessin que dans l'agencement des idées. On aperçoit, au premier abord, dans chacun de ces modes du langage, ce reflet du climat et de la race que nous avons déjà signalé dans les idiomes des divers peuples. L'aztèque ne nous offre que de grossières ébauches; toutes ses figures sont monstrueuses. Une grosse tête, comme en charbonne un écolier de six ans, terminée par un petit corps difforme, représente un homme. Ajoutez-y une longue chevelure, un sein démesuré, et vous aurez une femme. L'interprétation des tableaux accuse une pauvreté d'esprit non moins étrange. De même que le sauvage de nos jours, le Mexicain ne voyait dans un événement qu'un groupe indistinct qu'il rendait confusément par l'esquisse d'une ou de deux figures. S'agit-il par exemple de raconter qu'une épouse infidèle a été condamnée à être lapidée par le peuple, il se contente de placer une pierre

derrière la tête d'une femme. Impossible de discerner dans ces essais informes les tendances qui, épurées et agrandies, devaient, chez des races mieux douées, conduire la science des signes à de si hautes et de si brillantes destinées.

C'est dans les caractères Chinois que ces tendances commencent à se montrer, quoique d'une manière encore vague. Chaque figure est tracée d'une main ferme et correcte. On voit, en même temps, l'idée se dérouler d'une façon assez nette, et se débarrasser de bonne heure de l'hiéroglyphe pour le remplacer par un signe plus précis, l'élément syllabique. Cependant, par une sorte d'impuissance fatalement inhérente à la race, ce peuple s'est arrêté à moitié chemin et n'a su arriver ni à l'alphabet, où conduisait l'analyse des sons, ni à l'art véritable qu'on apercevait par delà le symbole. Les diverses manifestations du langage graphique n'apparaissent distinctement, du moins dans leur germe, que dans les monuments de la vallée du Nil. Ces Dieux immobiles et muets, image de la théocratie qui pesait sur l'Egypte, ces personnages à allures magistrales

qui racontent les faits épiques des Pharaons, sont plus que des figures hiéroglyphiques. C'est déjà du dessin qui, au souffle du génie grec, se dépouillera de sa raideur géométrique pour révéler la puissance de la peinture. S'agit-il, au contraire, de retracer les événements de la vie ordinaire, le scribe renonçant au symbole s'efforcera de calquer ses procédés graphiques sur le mécanisme de la parole et arrivera à ces abréviations, d'où les Phéniciens tireront les 16 cadméennes. Nous retrouvons donc ici les deux éléments logique et esthétique, qui ont présidé à la formation des langues : l'un exclusivement préoccupé de la forme s'élevant jusqu'aux sublimes conceptions de l'art ; l'autre plus humble, suivant pas à pas la pensée pour la rendre dans ses nuances les plus délicates, et aboutissant à l'instrument par excellence de l'activité humaine, l'alphabet. Nous allons passer en revue les modifications successives qu'a dû subir la science des signes avant d'atteindre ses limites extrêmes, les arts plastiques et l'écriture.

II.

La transformation de l'hiéroglyphe sous la main de plusieurs générations guidées par l'instinct du beau, c'est l'histoire de la peinture. Ces tâtonnements n'appartiennent pas à un cadre aussi restreint que celui-ci, mais ils se lient trop intimement à notre sujet pour que nous ne cherchions pas à en esquisser les traits principaux. Les phases diverses de cette évolution semblent suivre la marche des créations poétiques. Nous avons vu que la poésie avait eu pour étapes successives, l'hymne religieuse, l'hymne héroïque, l'épopée, le drame, la comédie, et que la comédie c'était l'humanité elle-même, rendue avec toute la rigueur dont paraissent susceptibles les procédés littéraires. Les peuples ont chanté leurs Dieux

avant de célébrer leurs propres exploits. La transition a été ménagée par les héros légendaires, dont on fit des colosses qui se mesuraient avec les maîtres du Ciel. Ceux-ci apparaissent seuls dans l'hymne, se rencontrent avec les guerriers dans l'ode dont l'épopée est l'expression la plus haute, et ne disparaissent que dans le drame. C'est dans le drame que l'homme commence à dessiner sa personnalité, c'est-à-dire à laisser entrevoir ses proportions véritables à travers les formes solennelles, dont il se revêt. La comédie achève de le montrer à nu en faisant tomber ses voiles et en racontant ses faiblesses.

Telle est aussi la marche de la peinture. Ses premiers essais sont informes et consacrés aux conceptions mythologiques. Témoin, ces idoles monstrueuses que l'on rencontre à l'origine de toutes les civilisations. Ce n'est encore que le produit d'une imagination livrée à ses terreurs, n'ayant pour point de comparaison que les fantômes qui l'obsèdent. Des Dieux-tigres, des Dieux-singes, des Dieux-poissons, des esprits malfaisants, dont les seuls attributs sont d'affreuses

grimaces, le laid, l'horrible sous ses aspects les plus hideux, voilà l'esthétique de cette époque. Il faut que l'homme monte sur la scène pour que l'art puisse dégager sa formule du chaos de ces visions fiévreuses, de ces cauchemars panthéistiques. Désormais, en possession d'un modèle, il découvrira les lois qui président à l'équilibre des proportions, à la géométrie des ombres, aux effets de lumière et de coloris, aux ressources de la perspective, se rendra en un mot successivement maître de tous les éléments de la peinture. La figure humaine, devenue le symbole de la Divinité, s'épure à son tour à ce contact, prend des proportions plus nobles, acquiert enfin cette beauté olympienne qui semble attribuer aux mortels une céleste origine.

Cependant aux légendes théologiques succèdent les hauts faits de l'âge héroïque. L'élément divin se pénètre de plus en plus de l'élément terrestre, se mêle, se confond avec lui. Comme dans la poésie, c'est de la lutte de ces deux principes que doit sortir l'apogée de l'art. Les colosses qui descendent des voûtes de la Sixtine à l'appel des

trompettes fatales, rappellent par leurs proportions les héros Ossianiques. Chaque scène est à la fois un chant de l'Iliade et un chapitre de la Genèse. On dirait la sombre majesté des prophètes hébreux illuminée au contact du génie grec et retracée par la main d'un Titan. Mais ce chef-d'œuvre, point culminant de l'art, en marque en quelque sorte le dernier terme. Désormais, plus de ces créations puissantes, mais des imitations, des réminiscences qui ne seront plus que le reflet d'un autre temps. L'époque n'est plus aux inspirations lyriques. Après l'épopée le drame, après la conception épique, la composition historique. Les fictions s'évanouissent au souffle de la Réforme, les Dieux remontent dans l'Olympe, laissant l'homme seul maître de la scène. Encore un pas et la peinture aura accompli le cycle de ses évolutions : le héros fait place au gentilhomme, le gentilhomme au simple bourgeois, nous touchons au réalisme.

Arrêtons-nous quelques instants sur les ressources qu'offre l'art dans la représentation de la pensée, et cherchons, dans ces rapprochements,

quelle place il convient d'assigner à la peinture dans l'échelle du langage. Un coup d'œil suffit pour voir combien sont restreints nos moyens d'action quand nous n'avons à notre disposition que l'instrument phonétique. Impuissant à rendre les harmonies de la nature, il ne peut nous faire connaître que les rapports des choses et souvent de la façon la plus grossière. Comme ce géant qui n'avait de force qu'autant qu'il touchait du pied la terre, il tire toute sa vertu de la personnalité humaine. Que ce point d'appui vienne à lui manquer, et le voilà se débattant dans le vide. Voulons-nous mettre en scène les animaux, les plantes, les astres, les phénomènes cosmiques, nous leurs prêtons nos discours, nos idées, nos passions. Nous disons que la tempête gronde, que la flamme dévore, que le soleil se lève. Nous ne savons traduire nos impressions que par des métaphores empruntées à notre manière d'être. Le roman moderne, l'expression la plus large de la littérature, puisqu'il embrasse tout dans le cercle de ses investigations, n'a jamais pu se débarrasser de cette entrave. Quelle que soit l'ac-

tion elle gravite autour d'un personnage choisi parmi nous; on ne saurait la concevoir autrement. C'est la peinture qui a ramené l'homme à ses proportions véritables, c'est-à-dire à un accident du paysage, à un atome qui disparait de lui-même devant la majesté de l'univers. On peut donc affirmer que de toutes les manifestations du langage, le dessin est la première, comme la plus complète, la plus harmonieuse, la seule synthétique, la seule vraie. Musique et poésie, parole et écriture, architecture et algèbre, ne sont que des signes conventionnels esquissant chacun d'une façon différente un coin du tableau immense qui se déroule devant nous. La peinture est le calque de la nature ayant pour cadre le reflet magique de l'art.

Cependant, malgré ces avantages, la peinture ne s'est développée que d'une manière très inégale dans les divers centres de civilisation. L'Indien s'est arrêté à ses idoles monstrueuses, la Chine à ses figures sans perspective, l'Egypte à cette raideur sans caractère, qu'offrent les personnages qui ornent les murs des hypogées Pha-

raoniques. D'autres peuples, moins doués encore, n'ont pas même connu la période hiéroglyphique. Les Sémites que la philologie et l'histoire s'accordent à reconnaître comme le groupe qui se rapproche le plus de la famille aryenne, y sont restés complétement étrangers. Leur horreur du symbole explique cette impuissance ou cet oubli. Comme la poésie, l'art est l'apanage des races nobles. Son point de départ, on pourrait dire sa formule, se trouvant dans la science des proportions, il ne pouvait apparaître et se développer que chez les nations familiarisées avec les procédés géométriques. C'est ce qui explique les efforts impuissants des Egyptiens et des Chinois pour se débarrasser des langes hiéroglyphiques. Mais les facultés esthétiques de la race aryenne ne pourraient se suffire, si un concours convenable de circonstances ne venait favoriser leur éclosion. Partout où il s'est rencontré une organisation oppressive comme l'idée religieuse dans l'Inde, ou l'idée de conquête à Rome, l'art est resté dans l'enfance. Il ne saurait fleurir que dans le libre développement de toutes les forces actives

de notre nature. C'est dans la liberté sans limites de leurs petites républiques, que la Grèce antique puisa le secret de ses inspirations, que l'Italie moderne apprit à produire ces chefs-d'œuvre qui servent encore de modèles au reste de l'Europe.

III.

Mais la peinture n'est ni le dernier terme de l'art, ni le premier en date. Tout dessin est une abstraction ; l'homme ne procède pas ainsi. L'enfant façonne ses figures en terre ou en bois, il ne conçoit que la forme saisissable et tangible. L'indien de l'Amazone et de l'Orénoque, le nègre de Guinée, ne soupçonnent pas davantage la représentation purement linéaire des objets. Toute leur esthétique se borne à pétrir l'argile que déposent les alluvions de leurs fleuves, pour en faire des tigres, des caïmans, des fétiches. L'homme primitif a dû suivre la même marche. Ses premiers essais ne sont ni l'ours des cavernes gravé sur un caillou des Pyrénées ariégeoises, ni l'éléphant retracé sur le bois de renne des

grottes de la Dordogne, ni la crinière de mammouth dessinée sur la défense fossile du Périgord. Ces ébauches appartiennent toutes à la période hiéroglyphique ; mais plus haut, dans l'échelle des âges, se trouvent ces figures humaines taillées sur le silex que Boucher de Perthes, avec l'intuition de l'archéologue, a reconnues dans les alluvions de la vallée de la Somme, probablement même d'autres figures encore plus antiques façonnées avec l'argile comme chez les sauvages de nos jours et perdues sans doute à jamais pour nous. Ces tâtonnements, quelque grossiers qu'on les suppose, ont cependant une importance capitale ; ils représentent le point de départ d'un art dont les productions ne le cèderont en rien aux magnificences de la poésie, aux fantaisies de la musique, aux chefs-d'œuvre de la peinture. On voit que nous voulons parler de la sculpture, ou plutôt de toutes les créations qu'embrasse l'architecture dans son immense synthèse.

Est-il besoin de dire que l'architecture reproduit aux phases diverses de son développement

la marche que nous avons déjà signalée dans l'évolution des autres modes du langage. Ses origines se trouvent dans l'impuissance de la parole à rendre certains états de notre être, et dans la nature fluide, insaisissable des mots. Comme dans l'hiéroglyphe, le signe est venu au secours de la science phonétique pour donner une forme visible et durable à la pensée, une expression symbolique au sentiment religieux. Les premiers essais ne sont que d'informes ébauches comme tout ce qui sort des mains de l'humanité naissante. Une peuplade voulait-elle retracer le souvenir d'un fait mémorable, la perte d'un guerrier illustre, on recourait à la pierre. Un bloc de granit, grossièrement équarri et dressé sur le sol, racontait, par sa masse et son aspect sauvage, la vaillance du héros, l'impression profonde qu'il laissait dans la mémoire des générations. C'était à la fois l'oraison funèbre et la statue équestre du chef vénéré. Tel est le menhir celte qu'on rencontre encore dans nos départements de l'ouest ainsi que sur les côtes de la Grande Bretagne, et qui semble rappeler

au voyageur la célèbre formule : *Siste viator, heroem calcas*. Ce monument, image de la rudesse de ces temps, tantôt enfoncé dans le sol par sa pointe, tantôt dressé sur sa base laissait déjà pressentir ses destinées futures. Allongé, il donnera l'obélisque ; sous le ciseau plus souple du statuaire grec, il deviendra mausolée. Quand les gros quartiers de roche faisaient défaut, on entassait de la terre, des cailloux, du gazon, on obtenait un tumulus. C'est encore la méthode des Arabes et des tribus sauvages du Nouveau-Monde. Qu'on remplace la terre par des pierres de taille, et on aura la pyramide. Le tombeau de Chéops, le monument le plus vaste qui ait jamais été consacré à l'orgueil d'un homme, a pour modèle le tumulus des races primitives.

Souvent plusieurs menhirs se groupent, s'alignent, ou rangent en cercles leurs gigantesques colonnes : c'est le cromlech c'est-à-dire un cycle entier de traditions Druidiques. Qu'on recouvre ces portiques d'une pierre et on voit apparaître l'ébauche du temple le dolmen. On sait que le temple et la légende sont les premières mani-

festations de la vie des peuples. Plusieurs de ces monuments arrivent à des proportions épiques. Rien de plus saisissant et de plus sauvage que les doubles rangées circulaires de colosses monolithes qui forment le Stone-Henge (*) dans la plaine de Salisbury. Les hypogées de l'Inde et de l'Egypte n'offrent pas d'aspect plus imposant. Mais dolmens et cromlechs, obélisques et pyramides, temples et pagodes souterraines pâlissent devant les gigantesques alignements de Carnac ; « de loin on dirait une armée de géants soudainement pétrifiée, comme si elle marchait à quelque titanique entreprise. » Les rêves, les visions, qui se dégagent de cet entassement de ruines ne sauraient se décrire. On sent que chaque pierre est un symbole, chaque groupe une légende, la plage entière une page sombre et héroïque comme un épisode du Mahâbhârata, ou un

(*) Le *Stone-Henge* (levée de pierres) dans le Comté de Wilts se compose de 4 rangées circulaires de pierres dressées comme des colonnes gigantesques. C'est le spécimen le plus curieux des restes Druidiques que l'on rencontre en Angleterre.

chant des Nibelungen. C'est la grande épopée des migrations Celtiques, le livre ou plusieurs générations ont condensé leurs souvenirs de la conquête. Ces syllabes de granit que nous ne savons plus épeler aujourd'hui redisent, dans leur symbolisme muet et terrible, les hauts faits de nos aieux. (*).

Nous venons de voir que l'obélisque était en germe dans le menhir, la pyramide dans le tumulus, le temple dans le dolmen. De même que dans la poésie, la musique et la peinture, c'est au contact de l'élément divin amené par nos aspirations vers l'infini, que l'art sortira de ces grossières ébauches, que l'architecture prendra son essor. Ses proportions colossales, la pureté

(*) Ce monument, situé sur une hauteur qui domine l'Océan, est le plus remarquable que nous ait légué l'antiquité Celtique. Il contenait primitivement de 4 à 5000 pierres énormes de granit grossièrement ébauchées en obélisques, fixées au sol par la pointe, et placées sur 11 lignes parallèles perpendiculairement à la côte. Nous ne serions pas éloigné de voir dans ces alignements un lointain écho de l'arrivée des Celtes, le choc du monde Ibère et du monde Aryen.

de ses contours, ses audaces, ses hardiesses, sa puissance symbolique, la vigueur de ses lignes qui s'élancent en flèches aigues vers le ciel, le mystère de ses ombres, en ont fait, de tout temps, le langage par excellence du sentiment religieux. Aussi suit-elle dans ses évolutions la marche du mouvement théocratique; chaque transformation du dogme amène une ère nouvelle dans laquelle l'art reflète l'idée dominante de l'époque. L'âge héroïque avait ses colosses informes de granit, l'Egypte ses monuments gigantesques; le sphinx, qui défend les approches de la grande pyramide est une colline sculptée sur place. Ce ne sera pas assez pour l'Inde : les visions qui l'obsèdent appellent des constructions encore plus surhumaines. Elle éventrera ses montagnes pour tailler, dans les entrailles même de la terre, ses rêves panthéistiques. Ces substructions massives emprisonnées dans les ténèbres étaient peu propres à révéler les proportions, le rhythme, l'harmonie qu'offrent les lignes de l'architecture. L'art proprement dit s'épanouit au souffle du génie grec, qui en fixa la formule dans un monument

sublime, le Parthénon. Interrompu par l'ébranlement qui suivit la chute du monde romain, il refleurit au moyen âge avec le catholicisme, et retraça avec une vigueur incomparable les aspirations de cette époque. Ce fut son apogée; chaque peuple, chaque cité, voulut avoir son Iliade de pierres. C'est alors qu'on vit s'élever ces merveilleuses cathédrales, dont les flèches, les dentelures, les voûtes, les arcades semblent autant d'hymnes taillés dans le marbre ou le granit par des générations de Titans. L'harmonie qui résulte de ces entrecroisements de lignes rappelle les combinaisons de sons qui constituent la mélodie musicale. Aussi a-t-on appelé l'architecture la musique de l'étendue, tandis que les ondes éthérées de la musique forment comme une architecture des sons. C'est ce qui a fait dire aux Allemands que l'architecture n'est qu'une symphonie cristallisée et la musique une architecture fluide.

Cependant l'art arrivé à son apogée ne peut tarder à décroître. Dès que le souffle religieux qui l'alimente vient à se ralentir, il s'alanguit,

perd toute originalité et ne fait plus que se copier lui-même. Depuis trois siècles, nous ne voyons en Europe que des imitations de Saint-Pierre de Rome, des cathédrales gothiques et du Parthénon. La renaissance précédée de l'imprimerie et suivie de la Réforme, vient tarir chez les peuples la foi qui leur faisait accomplir ces merveilles, c'est à dire la source première de l'architecture, et leur met aux mains deux instruments qui lui portent le dernier coup, la philosophie qui épure les croyances, le livre qui les consigne dans un monument, à la fois plus durable et plus aisé à construire que ces gigantesques entassements de pierres. Mais nous l'avons déjà dit, l'art, quelle que soit la forme que l'on ait en vue, ne saurait s'éteindre qu'avec l'humanité elle-même ; il se transforme en se dédoublant. La sculpture hérite de sa poésie, la peinture s'empare de ses légendes, la musique reproduit les aspirations qui s'échappent de ses symboles. Ainsi dépouillé de ses attributs mystiques, il redevient humain, et, comme la littérature, n'a plus d'autre langage que celui des sociétés modernes, le réalisme.

IV.

Nous venons de voir que la science des signes développée sous l'influence des tendances esthétiques de notre être a donné deux des plus belles manifestations du langage, la peinture et l'architecture. Ces deux arts, nés pour suppléer à l'insuffisance de la poésie et de la musique qui sont leurs analogues dans la science des sons, ont suivi les mêmes phases de grandeur et de transformation, mais laissent voir déjà combien l'élément graphique l'emporte en vigueur sur l'élément phonétique. Reprenons maintenant l'hiéroglyphique au point où nous l'avons laissé, et examinons ce qu'il devient quand il a pour moteur le principe logique qui sommeille au fond de la conscience humaine.

Si l'on compare attentivement un tableau hiéroglyphique quelconque, par exemple, une peinture mexicaine de la collection de Lord Kingsborough, avec l'explication détaillée qui l'accompagne, on est aussitôt frappé du contraste qu'offre la précision de la parole écrite, avec le vague du langage symbolique. Chaque signe est moins un mot, qu'un groupe d'idées que le lecteur doit analyser et classer dans sa mémoire, s'il veut rattacher les faits entr'eux et ne pas perdre le fil qui les unit. Ce sont des points de repère, une espèce de notation algébrique ou musicale à l'aide de laquelle il faut reconstruire la trame du récit par un effort d'esprit qui n'est pas sans quelque analogie avec la méthode que suivent les faiseurs de rébus. L'indécision des contours de la pensée, la fluidité des images, la juxtaposition monotone d'une série de figures, sans liaison apparente, tels sont les caractères qu'offrent les premiers essais du langage graphique. Cette indétermination touche presque à l'obscurité, lorsqu'on arrive à l'interprétation des idées métaphysiques, ou plus généralement à la représenta-

tion des choses qui ne sont plus du ressort de la vision. L'hiéroglyphe n'étant que la forme optique des objets, répugne à la transcription de tout ce qui est en dehors de son domaine. S'il est aisé, par exemple, de figurer un arbre, une maison, un quadrupède, il le sera beaucoup moins de représenter la nuit; disons le mot, c'est impossible. Il faudra donc recourir à un signe de convention. Les uns demanderont ce signe au hibou, comme les Mexicains, d'autres, comme les Chinois, dessineront un croissant obscurci, tandis que les Egyptiens formeront un groupe qui rappellera à l'esprit l'idée d'une étoile et de la voûte du ciel.

Une difficulté encore plus grande s'élève quand il s'agit de représenter les noms d'hommes, de villes, de pays. Pour me servir d'une expression empruntée aux sciences naturelles, l'hiéroglyphe indique l'espèce et s'arrête à l'individu. Une figure d'homme réduite à un trait grossièrement ébauché ne suffit pas pour désigner quelqu'un, car l'hiéroglyphe n'est pas la peinture. On peut, il est vrai, tourner la difficulté chez les peuplades

qui donnent d'ordinaire à leurs guerriers des noms tirés des bêtes des forêts, comme le serpent, le grand ours, ou d'un défaut physique, comme la tête plate, l'oreille percée. Il suffit alors de placer une marque particulière à côté du symbole pour indiquer qu'il s'agit d'un individu portant ce nom, et non d'un animal ou d'une partie du corps humain. Cette méthode, toute primitive, a suffi aux besoins des tribus mexicaines et s'est conservée chez les Indiens que l'on rencontre encore aujourd'hui dans les déserts du Nouveau-Monde. Mais elle devint bientôt impuissante devant les exigences des civilisations plus hautes de la Chine et de l'Egypte. Les noms de Dieux, d'hommes, de villes se multipliant tous les jours, il fallut trouver des formules plus précises que la dénomination symbolique. Le seul moyen de se tirer d'embarras était de donner au signe graphique une valeur phonétique fixée d'après la nature du vocable qu'il représentait. Supposons, en nous servant d'un exemple pris pour plus de clarté dans notre langue, que nous eussions à déterminer

graphiquement la syllabe *mai*. Cette syllabe se trouvant dans le mot *maison*, nous prendrions pour la représenter l'hiéroglyphe qui figure une habitation. En appliquant ce principe à toutes les syllabes d'une langue on obtient l'alphabet syllabique que l'on rencontre encore chez les nations de l'extrême Orient. C'est la première phase de l'éclosion alphabétique , le premier essai qui ait été tenté pour calquer le langage graphique sur le mécanisme de la parole.

L'Egypte franchit un pas de plus en décomposant les syllabes, et en les ramenant à leurs éléments irréductibles, c'est-à-dire pour continuer l'exemple précédent en affectant un signe différent à chacune des articulations *m* et *ai* qui entrent dans le vocable *mai*. Cette notation, comme nous l'avons dit, ne s'appliqua d'abord qu'aux noms propres. Un cartouche empêchait qu'on les confondît avec le signe purement symbolique. Plus tard, on s'aperçut qu'il y avait avantage à étendre à tous les mots l'analyse des noms propres, et on arriva à l'écriture proprement dite. L'alphabet actuel, qui n'est qu'une



transformation de celui que les marchands de la Phénicie portèrent sur les côtes de la Méditerranée, a, suivant toute probabilité, son origine dans les hiéroglyphes qui décorent les hypogées des premières dynasties égyptiennes. Les chiffres y sont encore tous reconnaissables.

On voit, par le court résumé qui précède, que les résultats ont été très différents aux divers centres d'éclosion alphabétique. Comme les autres productions du langage, soit phonétique, soit graphique, l'écriture n'est arrivée à son entier développement que chez les occidentaux. Chacune de ses étapes semble indiquer qu'elle vient de passer aux mains d'une race plus perfectible. Les peuplades sauvages se sont contentées de l'hiéroglyphe; beaucoup d'entr'elles n'ont pu même soupçonner ce mode de transmission de la pensée. Les Mongols ont entrevu le mécanisme alphabétique, mais ils se sont arrêtés dès les premiers pas. Ils ont représenté les sons sans les analyser, sans les ramener à leurs éléments simples, voyelles, consonnes et aspirations. De là, la multiplicité des signes qui forme un des

caractères des langues de l'Orient. Le chinois a un symbole pour chaque mot, le japonais une lettre pour chaque syllabe. Ce sont les Sémites qui ont créé le véritable alphabet, ce sont d'autres Sémites qui l'ont épuré et nous l'ont transmis. Nul doute cependant que le génie aryen livré à ses propres ressources, ne fût parvenu à dresser l'échelle graphique des sons, s'il ne l'eût reçue toute faite. Chaque système d'écriture porte en quelque sorte le reflet de la race qui l'a conçu. Le symbolisme des tribus Indiennes accuse des peuplades impuissantes à briser les langes de l'état primitif. L'alphabet Cadméen révèle la puissance d'analyse des Occidentaux, tandis que les méthodes mixtes, où se sont arrêtées les nations de l'extrême Orient, rappellent l'immobilité des races Asiatiques. Il ne faudrait pas conclure cependant à une infériorité absolue de ces méthodes. Ces peuples les trouvent excellentes, et professent pour la nôtre le dédain que nous montrons à l'égard des leurs. Peut-être sont-ils dans le vrai, puisque leur système d'écriture remplit aussi bien que le nôtre le

but assigné à toute combinaison graphique, c'est à dire l'art de remplacer chaque forme orale par une forme optique. Mais on ne saurait comparer la lourdeur du bagage qui embarrasse leurs langues avec la simplicité et le merveilleux mécanisme de notre alphabet.

Nous reviendrons bientôt plus au long sur les influences que l'écriture exerce sur la marche et l'économie du langage. Nous dirons seulement ici, que le signe n'étant que la transcription graphique de la parole, suit celle-ci dans toutes ses évolutions, et confond, en quelque sorte, ses destinées avec les siennes. Ses horizons sont par conséquent les mêmes, c'est à dire la philosophie et la science. Ajoutons, toutefois, que l'écriture a considérablement élargi le domaine des investigations du langage, en donnant à ce dernier une vigueur et une puissance d'analyse que les symboles phonétiques n'eussent jamais atteint. Une langue peut produire une littérature brillante sans le secours des signes graphiques, faire naître des poètes, des orateurs, des philosophes, mais elle ne saurait suffire

longtemps aux exigences de la science. Les formes fluides de la parole ne constituent pas un instrument de précision assez rigoureux pour se plier aux sévères méthodes des recherches analytiques. Les Védas, les chants Orphiques, l'Iliade, ont pu être composés par des Aèdes ignorant encore l'usage des lettres. La cadence du rhythme, la sainteté du sujet ou l'intérêt du récit, suffisaient pour graver ces strophes dans la mémoire. Une hymne, un poëme ne sont qu'une suite de tableaux sans ordre bien déterminé; un d'eux peut être transposé ou disparaître, sans que l'œuvre soit détruite. Il n'en saurait être de même des vérités scientifiques. Ici on a affaire, non plus à une juxtaposition quelconque de formules, mais à un enchaînement de syllogismes rattachés l'un à l'autre par les liens les plus inflexibles; sans le secours de l'écriture, il serait arrivé un moment où la mémoire humaine aurait plié sous le fardeau. Qu'un de ces liens vienne à manquer, qu'un engrenage se rompe, et l'édifice s'écroule tout entier. La science est donc le corollaire immédiat de l'écriture. Vérifions-le sur quelques exemples.

V.

Prenons d'abord l'astronomie, la plus ancienne des sciences d'observation. Chacune de ses étapes correspond à une application nouvelle de l'élément graphique. Sa première grande découverte, la prédiction des éclipses n'aurait pu avoir lieu sans la liste des observations de ces phénomènes dressée par les Chaldéens, c'est-à-dire sans le secours de l'écriture. Puis vinrent les cartes célestes, les catalogues d'étoiles, les figures géométriques, la trigonométrie qui devaient faire d'Hipparque le précurseur de Copernic, de Copernic le précurseur de Képler. L'astronomie moderne repose sur les logarithmes sans lesquels nombre de calculs seraient presque impossibles, et sur l'analyse mathématique. Tous ces sym-

boles, toutes ces formules appartiennent au langage oculaire à la science des signes. La physique, qui n'avait pu sortir du domaine des fantaisies empiriqnes, tant qu'elle resta aux mains des philosophes, n'a été constituée en corps de doctrine que de nos jours, grâce aux secours que les équations algébriques ont fourni aux expérimentateurs. Les calculs de Fresnel ont plus appris sur la nature et les propriétés de la lumière, que trente siècles de discussions métaphysiques. Ces résultats sont encore plus évidents dans les mathématiques. Il est impossible de concevoir la géométrie et la mécanique sans dessin et sans formules ; l'arithmétique ne saurait exister sans chiffres. On peut avancer que l'histoire de la science est l'histoire même des symboles graphiques venant en aide au syllogisme et se substituant insensiblement à lui.

C'est de cette transformation du syllogisme en équation que date l'ère des recherches positives, on pourrait dire l'ère des temps modernes. Jusque-là les diverses branches de nos connaissances marchaient isolément au hasard des

conceptions individuelles, n'ayant d'autre lien commun que l'empirisme des méthodes. L'apparition de l'algèbre fut une révolution soudaine. La science, c'est le dialogue de l'homme avec la nature : or celle-ci mesure ses réponses sur le diapason de la demande. Les langues humaines avec leurs images flottantes, leurs nuances indécises, ne sont pour elle que des bégaiements d'enfants. Aussi pendant trente siècles n'a-t-elle répondu que par des bégaiements. Pour interroger ce sphinx, pour le forcer à nous dévoiler ses secrets, il fallait un idiome titanique, c'est à dire un dictionnaire dont les symboles fussent précis et immuables comme les lois de l'univers, une grammaire dont l'engrenage fut coulé dans le moule d'une logique inflexible ; l'algèbre fut cet idiome, (*) le sphinx était vaincu !

(*) Les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les procédés algébriques, verront peut-être quelque exagération dans le mot de langue, appliqué à l'algèbre. Un exemple dissipera ces doutes.

Prenons un problème d'arithmétique : supposons qu'il s'agisse de déterminer deux nombres dont on connait la somme et la différence.

On ne doit pas s'étonner si de toutes les formes du langage, l'algèbre est la dernière, et ferme le cycle des productions de l'esprit humain. Dans la langue des signes comme dans la langue des sons, les premières créations ont été purement esthétiques ; leur développement exclusif comprimait l'essor des facultés logiques. Poésie et peinture, architecture et musique, répondent à des manifestations insaisissables de notre être. Ces modes du langage n'ont en quelque sorte qu'un point de contact avec l'humanité, ils s'épa-

C'est une question élémentaire à la portée de tout le monde. On sait qu'en échafaudant deux ou trois syllogismes des plus simples, on arrive à cette conclusion que le premier nombre s'obtient en ajoutant la demi-somme à la demi-différence, et le deuxième en retranchant de la demi-somme la demi-différence.

Pour traiter ce problème par l'algèbre, il faut d'abord donner aux prémisses l'allure du langage algébrique, c'est-à-dire les débarrasser de tout attirail littéraire, tel que pléonasmes, ellipses, inversions, etc. On obtient ainsi les deux propositions suivantes :

1re inconnue plus 2e inconnue égalent 1re donnée.
1re inconnue moins 2e inconnue égalent 2e donnée.

Traduisons maintenant en langue algébrique, à l'aide

nouissent dans les aspirations d'un monde intangible. Aussi avons-nous vu leur apogée coincider avec les époques d'ardentes croyances. Chacun de leurs chefs-d'œuvre est l'effort surhumain de l'homme s'élevant à la divinité. Homère et Michel-Ange, les personnifications les plus grandes de

du vocabulaire usuel, en d'autres termes remplaçons :

1re inconnue par	x
2e inconnue	y
Plus	$+$
Moins	$-$
Egalent	$=$
1re donnée	a
2e donnée	b

La traduction littérale de nos deux propositions donnera :

$$x + y = a$$
$$x - y = b$$

Nous voilà en pleine langue algébrique. Il ne reste plus qu'à mettre en jeu la machine ; la conclusion jaillira d'elle-même sans qu'il soit besoin d'aucun effort syllogistique. En ajoutant ces deux équations entr'elles, nous trouvons, réduction faite :

$$x = \frac{a + b}{2}$$

en les retranchant, il vient :

$$y = \frac{a - b}{2}$$

l'art ne sont que le reflet de l'olympe grec et chrétien. Un tel milieu se prêtait difficilement à la genèse algébrique. Fille de la philosophie, expression la plus haute de la science, l'algèbre ne pouvait se développer que lorsque la raison humaine aurait assez grandi pour débarrasser le

Ces deux formules, traduites en langage ordinaire, reproduisent la solution donnée plus haut.

Ce petit exemple suffira pour donner une idée de la puissance du mécanisme algébrique. Calqué sur la marche de la raison pure, il transforme les syllogismes en équations, les épure et en dégage la formule, c'est-à-dire un anneau de la chaîne scientifique. Tout se réduit pour obtenir une solution exacte à introduire dans l'instrument, les divers coefficients de la question.

On peut résumer ainsi la supériorité de l'algèbre sur la métaphysique :

1° Simplicité merveilleuse de la méthode. L'engrenage fonctionne de lui-même dès qu'il a reçu l'impulsion motrice, et l'ajustement de ses pièces est tel, qu'aucune erreur ne peut s'y glisser.

2° Certitude du résultat. Toute conclusion métaphysique est une combinaison de notre esprit, ne répondant le plus souvent à aucune réalité objective. Chaque formule algébrique énonce une loi de l'univers.

monde des entités métaphysiques qui, sous prétexte d'en assurer l'ordre, en troublaient l'harmonie et en masquaient la majestueuse unité. Voilà pourquoi son apparition proprement dite correspond à la fin de la période théocratique, bien que ses premiers essais remontent à près de vingt siècles. L'école d'Alexandrie avait entrevu le nouvel idiome, mais elle s'était contentée d'en balbutier l'alphabet. Ce germe transmis à travers le moyen-âge par le monde arabe, n'a pu arriver à son évolution définitive que chez les fortes races du nord au souffle des temps modernes. C'est un moderne, presque un contemporain, Viète qui le premier révéla la puissance des symboles graphiques, en les appliquant à la solution des problèmes de la géométrie. Presque en même temps Descartes, généralisant l'idée de Viète, créait de nouvelles méthodes et fondait la science des lignes. Leibnitz et Newton faisant un pas de plus imaginaient le calcul infinitésimal, l'œuvre la plus délicate de cette langue incomparable.

Jusqu'alors elle n'était pas encore sortie du domaine des sciences mathématiques. Newton

pressentant la puissance de l'instrument qu'il venait de découvrir lui demanda l'explication des phénomènes de l'univers. Laissant là le télescope de Galilée et de Képler, il osa, à l'aide du nouvel idiome, interroger la nature sur le secret des cieux et la força à lui révéler l'harmonie des mondes. Un cri d'admiration retentit dans toute l'Europe. Une pleïade d'hommes illustres, Euler, Clairaut, d'Alembert, marchant sur les traces du maître, tracèrent les lois définitives de l'astronomie moderne. Laplace reprenant et complétant l'œuvre de ses prédécesseurs, fonda un monument impérissable, chef-d'œuvre peut-être de l'esprit humain, la *mécanique céleste*. Ce ciel que les Titans n'avaient pu escalader, l'algèbre le sondait dans ses profondeurs les plus reculées avec ses mystérieuses formules. Presque à la même époque, Lagrange créait la mécanique, Fourier, la théorie de la chaleur, Fresnel, celle de l'optique. Poisson et Cauchy, les héritiers du grand siècle, jetaient à pleines mains les découvertes sur tous les points obscurs des branches mathématiques et physiques. On sait aujourd'hui

qu'une science n'est définitivement constituée que lorsque elle a été soumise aux symboles de l'analyse. Témoin, la géométrie depuis Descartes, l'astronomie depuis Newton et Laplace, la mécanique depuis Lagrange, l'optique depuis Fresnel. Aussi, nul ne peut dire encore ce que donnera l'agent par excellence de notre époque, l'électricité, lorsqu'il se sera trouvé un bras assez robuste pour l'introduire dans l'engrenage algébrique.

Nous avons dit que le dernier terme de la langue oculaire dans son évolution esthétique était l'architecture. On voit que l'algèbre forme l'autre limite de la science des signes, lorsque c'est l'élément logique qui a le pas. Algèbre et architecture, voilà donc les deux pôles du langage graphique. D'un autre côté nous avons trouvé l'algèbre et la musique comme pôles du langage phonétique. L'accord mélodique des sons, c'est-à-dire la musique n'étant qu'une branche de cette grande synthèse harmonique qui, appliquée aux lignes, constitue l'architecture, on peut dire que les divers modes des deux langages sont

autant d'anneaux d'une même chaîne dont les extrémités vont aboutir à un seul terme, l'algèbre. Ce dernier anneau, le plus tard venu, le plus pauvre d'aspect, est, en revanche, le plus précis, comme instrument d'analyse, le plus riche en résultats acquis, le plus fécond pour l'avenir. Tandis que les autres productions de l'esprit humain nous éblouissent par la richesse et l'harmonie de leurs formes, l'idiome algébrique ne met en ligne que ses obscurs symboles, c'est-à-dire un grimoire indéchiffrable pour tout autre que pour un initié. Mais c'est dans ces mystérieuses formules que nous lisons le livre de la nature et le secret de nos destinées. Aussi par dessus les Titans de l'art, Homère et Phidias, Michel-Ange et Beethoven, le genre humain placera-t-il toujours le Créateur de l'analyse mathématique, le grand Newton. Est-il étonnant qu'un tel idiome paraisse le privilége de quelques hommes et que la plupart des peuples soient restés étrangers à son développement. Nous avons vu une poésie très haute chez les Sémites, une architecture grandiose chez les Pharaons, des

essais de peinture chez les Mongols, des rudiments de musique chez les Indiens. L'algèbre est l'apanage de la famille aryenne, et il a fallu que les rameaux les plus vigoureux de cette forte race eussent atteint leur virilité pour qu'ils pussent épeler ce sublime alphabet.

VI.

Les diverses manifestations du langage graphique que nous venons de passer en revue, ne sont pas les seules méthodes imaginées pour rendre la pensée. La science des signes est infinie ; chaque peuple a eu ses procédés particuliers. Parmi ces tâtonnements, les uns, tirant leur origine de la nature des choses ont grandi pour former les branches diverses du langage proprement dit, les autres, nés, si j'ose dire, d'une dérivation des premiers, sont restés dans leur germe ou tombés dans l'oubli. Quelques-uns, cependant, méritent que nous nous y arrêtions un instant.

Citons d'abord l'usage des cordelettes nouées, imaginées par les anciens peuples pour leur

chronologie ou pour les calculs de la vie ordinaire. Dans son expédition contre les Scythes, au moment de franchir l'Ister, Darius fit soixante nœuds à une courroie, et dit aux Ioniens qu'il laissait à la garde du pont : « Prenez cette courroie et ayez soin d'exécuter mes ordres. Quand vous me verrez parti pour la Scythie, commencez dès lors à défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour ici, après que vous les aurez tous dénoués, vous retournerez dans votre patrie. » (*) Cette méthode parait s'être longtemps conservée dans les cours asiatiques. Avant Pierre-le-Grand, on se servait encore d'un procédé analogue dans les bureaux de la chancellerie russe pour les finances de l'Empire. Les *quipos*, que les Espagnols rencontrèrent chez les Péruviens, en sont une autre variante perfectionnée au moyen de cordelettes de diverses couleurs et de nœuds de différentes formes. On se rappelle que c'était avec cette sorte d'écriture que les Incas retraçaient leurs annales historiques.

(*) Hérodote, livre IV. § 98. Edition Larcher.

On trouve dans beaucoup de localités une combinaison plus simple que celle des cordelettes nouées et plus répandue. Ce sont des entailles faites au couteau sur des morceaux de bois équarris et allongés. Ce procédé, ultra-primitif, est encore aujourd'hui très-usité dans nos campagnes, et sert aux ménagères à marquer le compte de leurs dépenses avec le boulanger, la laitière, le marchand de vin, etc. Chacune des deux parties, le débitant et le client, ont un bois de même longueur ; on les ajuste toutes les fois qu'il s'agit de donner une entaille, afin de prévenir des deux côtés toute erreur ou toute supercherie. Jadis, les montagnards des petites républiques pyrénéennes, trop peu familiarisés avec l'écriture pour avoir des teneurs de livres, réglaient de la même manière la *taille* de leurs impositions. Chaque village avait son bâton *ad hoc*. Au dernier siècle, un intendant du roi, voulant un jour vérifier les anciens comptes de ces communes, donna ordre qu'on lui apportât les registres. Il fut fort étonné de voir qu'on les lui amenait par charretées. Son

étonnement tourna en stupeur quand il s'aperçut que les registres étaient des bâtons.

La mimique, la pantomime, la danse rentrent aussi dans le langage graphique et forment, en quelque sorte, la transition entre la parole et l'écriture. On ne peut nier l'éloquence du geste, du regard. Les Romains avaient porté cet art si haut, que Roscius ne craignait pas de défier Cicéron, se faisant fort de reproduire, par le jeu de sa physionomie, toutes les pensées que son rival exprimait dans un discours. Sous Néron, un roi du Pont, assistant à une représentation donnée par un mime, pria l'empereur de lui donner cet homme extraordinaire qui lui servirait, disait-il, d'interprète auprès des peuplades étrangères qui bordaient ses Etats. Il faut se garder de prendre ces récits trop au sérieux. Il y avait de l'exagération, on pourra dire de la fatuité dans le défi de Roscius, s'il est vrai, toutefois, que ce défi ait eu lieu, et la demande du roi du Pont n'était probablement qu'une galanterie à l'adresse de son hôte si sensible, comme on sait, à ces sortes de com-

pliments, ou une manière hyperbolique d'exprimer son admiration.

Chez les modernes, la pantomime est remplacée par la danse. Le ballet de l'opéra est toute une science qui a la prétention de retracer par les mouvements du corps humain, les fantaisies éthérées de la musique. Bien que la convention y joue un grand rôle, on ne peut nier à cet art une certaine puissance plastique, si toutefois on doit ajouter foi à ce que l'on raconte des acteurs grecs : « Au théâtre, la masse des spectateurs se montrait si bien rompue au langage du geste, et tellement sensible à la convenance, que toute faute en ce genre était sévèrement censurée, ce qui avait donné lieu au proverbe grec : *faire un solécisme de la main*. Dans les situations les plus tristes de la tragédie antique, les chœurs exécutaient des danses qui, loin de faire disparate, exprimaient le sentiment tragique, avec tant de force que l'on vit, sur le théâtre d'Athènes, des femmes grosses, tout-à-coup saisies des douleurs de l'enfantement. » (*)

(*) Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

Le langage des sourds-muets nous apprend également que tout n'est pas convention dans la mimique, qu'elle a certaine raison d'être dans notre organisation. Je ne parle pas ici de cet alphabet articulé avec les doigts qui ne fait qu'épeler les mots de nos idiomes phonétiques. Le véritable langage du sourd-muet, c'est celui qu'il se fait lui-même, d'instinct, sans précepteur. On reconnait au premier abord une analogie des plus remarquables avec les procédés hiéroglyphiques que nous avons remarqués chez toutes les peuplades primitives. Chaque animal, chaque personnage, chaque objet est dépeint par son attribut le plus saillant. Veut-il parler d'un chasseur, il mettra en joue un gibier imaginaire; s'il se tâte le pouls d'un air sérieux, c'est qu'il s'agit d'un médecin. Avec une telle méthode, inutile de chercher dans le dessin de l'idée, des propositions, des phrases, encore moins des périodes. On ne trouve qu'une suite d'images disposées sur le même plan comme ces légendes gravées sur l'écorce des arbres qu'on rencontre dans les forêts du Nouveau-Monde. Ce ne sont

que d'informes esquisses ; mais, dans ces ébauches, on reconnait déjà l'analyse de la pensée et, par conséquent, le germe du véritable langage.

Revenons au langage graphique proprement dit, à celui qui a pour base des symboles durables, et non l'expression fugitive du geste ou de la physionomie. Nous n'avons jusqu'ici mentionné l'écriture, c'est-à-dire la transcription littérale de la langue parlée en langue écrite, que pour indiquer sa place dans la série des évolutions que présente la science des signes. N'ayant rien du brillant de la peinture dont elle n'est qu'un souvenir effacé, ni de la précision de l'algèbre qu'elle contenait en germe, elle est néanmoins le plus important de tous les modes du langage par la souplesse, la facilité avec laquelle elle se prête à toutes les exigences de la vie littéraire, scientifique, industrielle et politique d'une nation. Bien que son rôle principal soit de refléter la parole, elle a ses lois propres de transformation, ses métamorphoses séculaires qu'il est nécessaire de connaître si l'on veut

posséder à fond la structure des langues. Ce sont ces métamorphoses que nous allons tâcher d'esquisser.

MARCHE DU LANGAGE.

I.

Nous ne reviendrons pas sur les origines premières de l'écriture. Nous les avons exposées dans le cours de cette étude et nous ne pourrions que fatiguer le lecteur par des redites. Nous allons reprendre la question au moment où l'hiéroglyphe va changer de nature. On verra comment procède l'esprit humain pour passer par des transitions insensibles des signes tirés du symbole aux caractères basés sur l'analyse des sons. Comme nous avons déjà dit quelques mots de cette transformation, nous nous contenterons de la rappeler en quelques lignes, et seulement afin de ne pas interrompre la série des évolutions de l'écriture.

Supposons donc l'hiéroglyphe arrivé aux

dernières limites de son développement, et rappelant les choses tangibles par leur forme, les idées métaphysiques par des symboles empruntés aux objets extérieurs suivant des analogies plus ou moins directes. (*) L'impossibilité d'em-

(*) Nous ferons ici une remarque se rattachant à la période hiéroglyphique. Quelques archéologues, frappés de la réquence de certains signes, le cercle, le triangle, la croix, sur les monuments dits préhistoriques, ont cru pouvoir conclure que les anciens attachaient une idée religieuse à ces symboles, (Mortillet, *matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*). Nous pensons qu'il ne faut voir le plus souvent dans ces dessins que des enjolivements de fantaisie. Ce qui vient à l'appui de notre thèse, c'est la facilité avec laquelle ces figures se présentent d'elles-mêmes à la main et au ciseau, et la variété étonnante de formes qu'on peut obtenir en combinant la droite et le cercle. Le triangle se compose d'ordinaire de lignes parallèles qui vont en diminuant de la base au sommet ou qui sont coupées latéralement par les deux autres côtés; le cercle comprend généralement plusieurs ronds concentriques, la croix représente des lignes, des points ou des rectangles, se coupant à angles droits. Souvent lignes, points, cercles, croix, triangles et rectangles se marient ensemble et on obtient alors des dessins d'une variété de formes inépuisable. On ne peut voir là que des figures d'ornementation auxquelles s'est peut-être rattaché plus tard un vague symbolisme.

brasser, à l'aide de ce système, tous les éléments de la pensée ou du discours se présenta dans la transcription des noms propres. Quelques peuplades éludèrent cette difficulté en conservant à ces mots leur signification première. (*) Un signe conventionnel ajouté à l'hyéroglyphe indiquait qu'il s'agissait d'un homme ou d'un lieu, et non de l'objet représenté par la figure. Mais lorsque par suite des altérations que le temps amène dans les éléments phonétiques d'une langue, ces mots défigurés n'eurent plus d'autre valeur que celle qu'on leur attribuait comme noms propres, l'hiéroglyphe se montra impuissant. Si, pour

(*) L'étude des étymologies prouve, de la manière la plus évidente, que toute appellation d'homme, de lieu, de Divinité, etc., avait à l'origine une signification propre. Ce fait se vérifie pour ainsi dire de lui-même dans les langues antiques. Nous en avons également des exemples en français dans une foule de noms propres tels que Bourgeois, Dubourg, Maisonneuve, Charpentier, Dubois, Chateauneuf, Larivière, etc., ou sous une forme plus effacée, Carpentier (Charpentier), Dubosc ou Delbosc (du bois), Castelnau (Château-neuf), Durieu ou Delrieu (de la Rivière), etc. Il suffit de chercher ces étymologies dans les idiomes celtiques qui forment le fond de notre langue.

nous servir d'un exemple tiré de notre langue, il est facile de désigner, à l'aide d'une figure d'oiseau de proie entourée d'un cartouche, un individu nommé l'*aigle*, cette transcription n'est plus possiblè dès que la finale du nom venant à changer de forme ou à disparaître, on ne prononce que *Laigue* ou *Laig*.

Nous avons raconté comment le premier germe de l'écriture proprement dite devait sortir de cette impasse. Les noms propres, n'offrant plus qu'une valeur phonétique, ne pouvaient être représentés que par des caractères purement phonétiques. La méthode, pour passer du symbole à l'alphabet, se présenta d'elle-même : décomposer le mot en syllabes et donner à chacune d'elles un signe particulier. Ce signe fut naturellement emprunté aux hiéroglyphes d'après les analogies homophoniques. Le premier abécédaire se composa donc d'autant de lettres que la langue comptait de syllabes. De là le nom d'alphabet syllabique par lequel on le désigne : c'est la méthode favorite des races mongoliques. Cette écriture créée pour la transcription des noms propres devait

bientôt envahir le domaine entier du langage. On sait que les méthodes hiéroglyphiques les plus parfaites ne peuvent donner qu'un à peu près. Les divers signes d'une inscription sont autant de points de repère, à l'aide desquels l'esprit doit reconstituer un canevas approximatif de l'idée. Rien de la netteté, de la précision du discours ne se retrouve dans cette suite d'images flottantes ou inachevées, de figures aux contours vagues et indécis. La supériorité des formes phonétiques sur les formes hiéroglyphiques devint bientôt évidente. Dès lors on ne doit pas s'étonner si l'écriture symbolique disparut d'elle même le jour où l'écriture syllabique laissa entrevoir la possibilité de suivre pas à pas la parole, c'est-à-dire de reproduire le texte même de la pensée.

Tel est, en abrégé, le système dont se servent encore les peuples de l'Asie orientale. Bien que le nombre considérable de caractères qu'ils sont forcés d'employer pour représenter toutes leurs syllabes, accuse de leur part un défaut d'analyse, et exige une initiation incomparablement plus

longue que celle de nos alphabets de l'Occident, on ne peut, en revanche, contester à cette méthode certains avantages qui font défaut à la nôtre. La décomposition des mots en consonnes, voyelles et aspirations, si utile à maints égards, embarrasse la marche du langage graphique et empêche les doigts d'atteindre la rapidité de la parole. L'écriture syllabique ne s'attachant qu'aux sons, peut prendre des allures plus lestes, et lutter plus facilement avec la vélocité du langage phonétique. Si les caractères sont aisés à tracer, on a une véritable sténographie. La longueur de l'apprentissage est compensée dans certains cas par un immense avantage. Quand la langue est monosyllabique, comme le chinois, chaque signe représente un mot, par conséquent, on apprend l'idiome en même temps que l'alphabet, chose impossible chez les peuples aryens ou Sémitiques.

L'Egypte devait suivre une marche plus radicale dans la solution du problème. Poussant l'analyse des sons plus loin que les Mongols, elle arriva à reconnaître les trois éléments syllabiques,

voyelles, consonnes et aspirations. Il est facile de lire sur les hypogées des premières dynasties Pharaoniques (*) la genèse du nouveau système graphique. On y voit le Scribe flotter longtemps incertain, entre le symbole et l'écriture, soit qu'il ait regret de renoncer à ses dessins hiéroglyphiques, soit qu'il ne pressente pas encore toute la puissance de l'alphabet. Il donne plu-

(*) Bien que nous rapportions aux premières dynasties l'origine de l'écriture, nous ne prétendons nullement faire commencer aux Pharaons la période hiéroglyphique. Nous nous arrêtons à cette limite parce que les plus anciennes inscriptions connues jusqu'ici ne dépassent pas l'avénement des rois. Mais suivant toute probabilité l'époque sacerdotale qui précéda celle des dynasties avait aussi ses monuments et ses hiéroglyphes. Ces monuments disparurent dans la révolution qui mit les guerriers à la place des prêtres, ou furent détruits dans la suite pour effacer le souvenir de cette époque. Citons à cet appui une remarque du savant directeur du musée de Boulac, M. Mariette. C'est que plusieurs monuments attribués aux Pharaons semblent avoir été grattés pour recevoir les hiéroglyphes qui les recouvrent aujourd'hui, tout en gardant encore des traces d'inscriptions antérieures. On peut voir au musée Egyptien du Louvre un Sphinx dont le poitrail a été entamé à l'endroit où se trouvait le cartouche. Certains traits y sont encore visibles.

sieurs variantes à la même articulation, mélange l'ancien système avec le nouveau, semble, en un mot, passer de l'un à l'autre sans d'autre règle que son caprice. Cette multiplicité de caractères, cette confusion de méthodes, excusables peut-être chez un peuple enchaîné à ses traditions sacerdotales, ne pouvaient convenir au génie pratique des Phéniciens. Ceux-ci épurèrent l'écriture Egyptienne, la débarrassèrent de toutes ses variantes, l'affranchirent de ses liens hiéroglyphiques et créèrent le véritable alphabet.

Ce qui constitue la supériorité de notre système, c'est le petit nombre de lettres que nous employons et la facilité avec laquelle elles se combinent pour s'adapter à toutes les combinaisons phonétiques d'une langue. On sait que les marchands de Tyr et de Sidon l'apportèrent à l'aurore de la civilisation dans les comptoirs qu'ils avaient fondés sur les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, et que de là il rayonna dans l'Europe entière. Il n'est pas impossible de suivre de siècle en siècle la série des transformations qu'ont dû subir les Cadméennes pour

arriver à la forme latine. On peut remonter ainsi sans interruption des caractères actuels aux caractères qu'on lit sur les plus anciens monuments de la Phénicie. Plusieurs de ces lettres rappellent encore leur origine hiéroglyphique, mais d'une façon beaucoup plus effacée que chez les Egyptiens. Dans la vallée du Nil, le signe alphabétique laissait reconnaître d'ordinaire la figure dont il était l'abréviation. Au lieu d'un quadrupède, par exemple, on ne donnait que la partie postérieure, mais le dessin était assez correct pour qu'on pût rétablir, par la pensée, le reste du corps. Les Phéniciens se contentaient d'un trait désignant la partie la plus saillante de l'animal ou de l'objet. Une bosse, ou plutôt un angle, représentait le chameau, un ovale simulant une tête, et traversé par un trait recourbé en guise de cornes, tenait lieu de la figure d'un bœuf. C'est de ce dessin que devait sortir notre A. Quelques-uns de ces caractères sont cependant reconnaissables. Tel est l'O qui rappelle l'œil, et le delta grec dont la forme triangulaire représente la tente

du Sémite. Ces lettres anguleuses, sans symétrie, allaient prendre un nouvel aspect en passant aux mains des races aryennes. Les Grecs régularisèrent ces caractères, ajoutant d'un côté, retranchant de l'autre, adoucissant les angles, éliminant, en un mot, tout ce qui semblait disgracieux. Notre alphabet latin n'est que l'alphabet phénicien modifié par le génie hellénique et tracé en sens inverse pour permettre à l'écriture de se diriger de gauche à droite, tandis qu'elle allait primitivement de droite à gauche. (*)

(*) Les lecteurs qui désireraient plus de détails sur les origines et les transformations de l'alphabet, pourront consulter notre *Essai sur la grammaire générale des langues Indo-Européennes*, où nous avons inséré un *fac simile* de ces divers caractères avec leurs variantes.

II.

Avant d'aller plus loin, il convient de préciser les conditions que doit remplir l'écriture, afin de nous rendre compte des modifications que le temps doit encore amener dans la physionomie et le mécanisme alphabétique.

Nous avons défini l'écriture, la transcription littérale de la parole, ou si l'on aime mieux l'expression orale de la pensée remplacée par une forme plus durable, le symbole graphique. Ce nouveau mode du langage a été créé pour suppléer à l'insuffisance des sons, dont la nature fluide et fugitive ne les rend appréciables qu'en un point imperceptible de l'espace, en un moment presque insaisissable de la durée. Le but de l'écriture est de remédier à ce double incon-

vénient, c'est-à-dire d'arriver à des formes telles, qu'elles soient instantanées comme la parole, qu'elles puissent se perpétuer à travers les siècles, et se transmettre à la surface entière du globe.

Une des premières nécessités de l'écriture fut de renoncer aux formes solennelles de la période hiéroglyphique pour prendre des allures plus dégagées. A cette époque le temps n'était pas ce qu'il est de nos jours, un des éléments de la vie humaine. D'ailleurs, des figures correctes, magistrales, comme celles que l'on voit encore sur les palais et les temples des Pharaons, étaient en rapport avec la majesté de l'édifice. Nous venons de dire comment les créateurs de l'alphabet s'étaient appliqués à abréger de plus en plus les caractères, jusqu'à ce que la transformation greco-latine leur donnât la physionomie actuelle. Mais ces formes symétriques imaginées en vue des inscriptions lapidaires ne pouvaient se prêter à la rapidité des mouvements qu'exige l'écriture usuelle. On remplaça la pierre par un élément plus souple, plus maniable, le papyrus, et une nouvelle abréviation, la cursive, dont le

nom rappelle la nature et le but, servit aux besoins de la vie domestique. Cette cursive, qui varie avec chaque peuple et chaque siècle, on pourrait dire avec chaque individu, a, pour dernier terme, la sténographie.

La sténographie ne date pas d'hier, comme on le croit généralement, elle remonte dans le passé aussi loin que l'éloquence politique, c"est-à-dire aux discussions de l'*agora* et du forum. Xénophon à Athènes, Tiron à Rome, possédaient tous deux des signes sténographiques qui leur permettaient de recueillir les discours de leurs maîtres, Socrate et Cicéron. On sait que cette méthode, basée non plus sur la reproduction des éléments du son, mais sur la transcription du son tout entier, permet à une main exercée d'atteindre la rapidité de la parole. C'est donc le type par excellence de l'écriture usuelle, le but suprême vers lequel doivent converger tous les systèmes graphiques. Cependant son usage est excessivement restreint et ne sort guère du cercle d'un petit nombre d'initiés. Cela tient, sans nul doute, à ce que chacun recule devant

les premières difficultés. Il faut, en effet, une préparation un peu longue pour manier convenablement les signes assez nombreux qui servent à désigner tous les sons d'une langue et certaines abréviations. De même que dans l'antiquité, c'est à l'éloquence politique que nous devons la sténographie actuelle : ses premiers essais datent de la révolution française et de la nécessité pour le *Moniteur* de reproduire dans leur intégrité les séances du Parlement.

Mais ce n'était pas assez pour l'écriture, d'avoir supprimé la durée, il fallait encore qu'elle vînt à bout de l'espace. Tel est le problème résolu par la télégraphie. L'idée première est peut-être aussi ancienne que les autres essais du langage, car on la trouve en germe dans les traditions les plus reculées. Lors de la grande insurrection gauloise contre les légions de Jules César, le massacre des Romains à Génabum, qui devait marquer le premier acte de la lutte, fut connu le même jour des habitants de Gergovie, bien que ces deux villes fussent distantes de 150 milles. Dans l'Agamemnon d'Eschyle, on voit

la sentinelle chargée d'annoncer à Clytemnestre le retour de son mari, épier chaque nuit le signal que devaient lui donner des feux allumés aux sommets des montagnes situées entre la Troade et le royaume d'Argos. Des flammes la nuit, des cris le jour, telle fut, pendant des siècles, la seule transmission possible. L'ébranlement qui avait inauguré la sténographie devait aussi faire naître l'idée de la télégraphie moderne. On sait que sous la Convention, Chappe organisa pour la première fois un système de signaux aériens, qui permettait au comité de salut public de correspondre avec les armées de la frontière. Toutefois, ce n'était là qu'une ébauche que le temps allait bientôt perfectionner et agrandir. De graves inconvénients se présentaient à côté des avantages qu'on avait en vue. Les pluies, les brouillards, les nuages, l'obscurité étaient autant de causes d'interruption. La transmission était, en outre, très lente, pour peu que les stations intermédiaires fussent nombreuses.

Quelques années plus tard, la science devait

trouver le mot de l'énigme, et assurer aux dépêches une transmission instantanée, quelles que fussent l'heure, la saison et la distance. Cette solution entrevue dés les premières expériences sur l'action de la pile électrique, n'a pu être réalisée que de nos jours. Une génération de savants, Volta, OErsted, Ampère, Arago, Faraday, en ont jeté les fondements. A l'heure qu'il est, on peut considérer la question comme résolue, du moins dans ses points principaux. Cette découverte, qui peut marcher de pair avec les plus hautes productions du langage graphique, est, de même que ces dernières, le propre de la race aryenne. L'humble héritage que nos pères avaient reçu des Sémites, les 16 Cadméennes, nous les renvoyons aujourd'hui aux autres tribus de la famille humaine, transformées par l'électricité, et supprimant avec elle l'espace et la durée.

Restait une dernière métamorphose à accomplir pour que l'écriture eût parcouru le cycle de ses destinées. Ce n'était pas assez d'avoir fixé, par des caractères graphiques, les sons fugitifs

du discours. Il fallait encore reculer le domaine de la parole, agrandir l'auditoire, la faire entendre, non plus de quelques hommes, mais de la nation tout entière, en d'autres termes, trouver le moyen de multiplier ces caractères d'une manière instantanée et, en même temps, indéfinie. Telle fut l'origine de l'imprimerie.

Comment un art si simple, qui semble le complément indispensable de l'écriture, a-t-il été si longtemps à éclore dans la race aryenne, lorsque la Chine le possédait depuis des milliers d'années ! Ce retard s'explique si l'on considère la façon dont la société était constituée dans l'antiquité païenne et au moyen-âge chrétien. L'organisation politique d'Athènes, de Rome et de l'Europe féodale, reposait sur le même principe : une caste privilégiée en haut, au-dessous une populace ignare d'esclaves ou de serfs. Les hommes libres n'estimant que le métier des armes, peu d'entr'eux avaient le temps ou le goût des occupations littéraires. D'ailleurs, appartenant à la classe riche, et trouvant peu d'ouvrages à lire, les manuscrits leur suffisaient.

Les esclaves, et plus tard les moines se chargeaient de la besogne des transcriptions. L'idée de l'imprimerie, idée essentiellement démocratique, ne pouvait être conçue et appréciée que dans nos sociétés modernes. On sait, en effet, qu'elle en marque, en quelque sorte, l'avénement. L'apparition des caractères de Guttemberg, annonce que le règne des armées féodales a fait son temps, et que la direction des affaires publiques va passer à l'intelligence. Même phénomène en Chine. Si ce pays connaissait l'imprimerie plusieurs siècles avant notre ère, c'est que le peuple qui l'habite, à l'inverse des races turbulentes de l'Occident, a toujours fait de l'instruction la base de sa politique, comme le témoignent les priviléges de la classe des lettrés, et un corps aussi nombreux ne pouvait longtemps subsister sans remplacer le manuscrit par le livre.

Les principales phases de l'écriture depuis ses premières figures symboliques jusqu'aux procédés actuels, fondés sur la science, peuvent donc se résumer ainsi : hiéroglyphe, alphabet, impri-

merie, sténographie, télégraphie. Le signe sortit de la main comme la parole était sortie des lèvres, sous la seule impulsion de la conscience humaine. Le caractère alphabétique se dessina à mesure qu'on renonça au symbole impuissant à rendre les éléments purement phonétiques du langage. Ces caractères se dédoublant, donnèrent d'un côté la cursive qui devait conduire à la sténographie, c'est-à-dire à la reproduction instantanée de la parole, de l'autre, à l'imprimerie, qu'on pourrait définir la forme officielle de l'écriture. De nos jours, la science a couronné l'œuvre en donnant la télégraphie, qu'il est permis de considérer comme le dernier mot du langage graphique. Chacune de ces grandes étapes correspond à un pas non moins considérable dans l'évolution de l'humanité, car tout ébranlement social se reflète dans le langage, par suite, dans l'écriture. Les sociétés se fondent, s'organisent, se délimitent dans la première période, sous l'égide de la caste sacerdotale ; époque hiéroglyphique et époque théocratique, semblent synonymes. Avec les marchands de la Phénicie, on

aperçoit l'activité industrielle et démocratique, c'est-à-dire une lueur de l'esprit moderne, et c'est à ce moment que la tradition place l'apparition de l'alphabet. La sténographie naît des agitations de la place publique, l'imprimerie annonce que les peuples vont briser les dernières entraves léguées par les temps anciens pour devenir maîtres de leurs destinées. Vient enfin cet élan fiévreux, scientifique, universel qui caractérise l'époque actuelle, et le signe va demander à l'agent le plus mystérieux de la nature le secret de sa dernière transformation. On voit ainsi le mouvement historique de l'humanité se communiquer en quelque sorte au mouvement du langage, et tous deux marchant de pair, s'étendre, s'élargir de plus en plus jusqu'à ce qu'ils embrassent le globe tout entier. L'hiéroglyphe ne rappelle que la tribu primitive, l'alphabet nous montre déjà des nations ; avec l'imprimerie, commence la fusion des peuples et des races que doit compléter le télégraphe en reliant toutes les fractions de la famille humaine.

III.

Nous avons fait ressortir dans la première étude comment les deux langages graphique et phonétique se sont développés sur deux lignes parallèles, chaque expansion de l'un ayant son équivalent dans l'autre. Ces analogies se continuent quand on entre dans le détail de leurs différents modes. Nous allons essayer de mettre en relief quelques-uns de ces rapports, en étudiant la marche de l'écriture depuis l'hiéroglyphe, sa forme première jusqu'à ses extrêmes limites, le télégraphe et la langue universelle.

Rappelons d'abord les principaux traits qui caractérisent les langues antiques, et que nous avons indiqués dans l'étude du langage phonétique. Le premier de tous, ou du moins le plus

saillant, est la crudité de l'expression. Ces mots qui répugnent aujourd'hui à nos oreilles n'avaient rien de choquant pour l'homme primitif; son langage était tout physique comme ses sensations. N'ayant d'autre terme de comparaison que la nature, il la traduisait dans toute sa nudité : de là ces termes d'une naïveté parfois si franche, parfois aussi d'un réalisme qui nous offusque. Il faut attendre l'action du temps pour que ces mots perdent leur physionomie première sous le lent travail des générations, et qu'une littérature, reflet d'une civilisation polie, adoucisse leurs nuances, ou les laisse tomber dans l'oubli. Une langue est d'autant plus épurée qu'elle a été plus longtemps soumise aux raffinements des écrivains et de la bonne société. Citons à ce propos un fait digne de remarque : une personne des hautes classe ses servira machinalement, dans certains idiomes, de termes et de locutions dont elle rougirait dans des langues plus cultivées, le français ou l'anglais par exemple (*).

(*) Ce fait, qui est surtout frappant chez les fem-

Passons maintenant au langage graphique et nous trouverons la même naïveté, la même crudité d'images que dans le mot. Ce grossier réalisme s'explique pour le signe d'une manière aussi simple que pour le vocable : l'hiéroglyphe, c'est la transcription linéaire du monde extérieur ; le scribe n'a fait qu'écrire sous la dictée de la nature. Les deux seuls pays qui nous aient légué un tableau complet de cette époque, le Mexique et l'Egypte, démontrent ce fait, à chaque page de leurs annales (*). Indiquons toutefois une différence : la nudité des peintures mexicaines passe souvent inaperçue à cause de la grossièreté des ébauches et de l'hésitation qui accompagne toujours le coup de crayon. L'hiérogrammate Egyp-

mes, peut être remarqué en Italie, en Espagne ou en Portugal. En France, il se présente également dans la langue d'oc.

(*) Mammœ mulierem, virum autem phallus désignabat. Verba *parere*, *gignere*, *producere*, etc., figura pueri matris utero emergentis depicta erant. (Voir la collection mexicaine de Lord Kingsborough et la grammaire Egyptienne de Champollion jeune).

tien, au contraire, semble prendre plaisir à nous révolter par le relief implacable qu'il donne à ses figures. Les arts plastiques qui ne sont que le développement de l'hiéroglyphe nous permettent de retracer les modifications qu'il eût subies s'il n'eût été immobilisé par la création de l'alphabet. Comme le mot, le signe adoucit avec le temps sa rudesse première, en se nuançant ou en dissimulant ses crudités. Ces moines avinés, ces nonnes aux postures obcènes, que l'on voit ciselées quelquefois au fronton des cathédrales du moyen âge, ne seraient plus de mise aujourd'hui. Nos sculpteurs n'oseraient reproduire sans voiles certaines nudités de la statuaire grecque.

Le second trait caractéristique des langues antiques est l'indécision de la pensée, c'est-à-dire la multiplication des termes affectés à la même idée. Chaque objet a comme une gamme de noms correspondant aux divers attributs. Longtemps l'esprit hésite, tâtonne entre ces diverses dénominations ; cependant quelques-unes disparaissent à mesure que la langue vieillit, d'autres se nuancent et passent à des acceptions dérivées. Il vient

enfin un moment où chaque idiome acquiert cette netteté d'idées et d'expression qui forme un des caractères des langues modernes. Nous avons cité comme phases principales de ce développement le sanscrit, le grec et le latin. La pensée indécise et flottante dans le Véda, se dessine mieux dans le sanscrit, s'épure encore davantage en passant dans le grec, et arrive à la précision algébrique dans la phrase latine.

Même phénomène dans la formation de l'hiéroglyphe. La figure laissée à l'initiative individuelle varie avec chaque scribe, à plus forte raison avec chaque peuplade et reproduit les divers points de vue qui se rapportent à la même conception. Il y a confusion de signes comme il y avait eu confusion de mots. L'indécision reparaît avec les premiers essais alphabétiques, car nous voyons, sur les monuments des Pharaons, chaque vocable représenté par plusieurs lettres à la fois. On formait le caractère comme on avait formé l'hiéroglyphe ; chacun choisissait celui qui était le plus à sa convenance. Ce fut un peuple pratique, le Phénicien, qui donna à l'alphabet la

précision que nous lui connaissons en analysant de plus près la nature des vocables et en n'affectant qu'un seul signe à chaque articulation. L'Egypte comptait ses lettres par centaines ; les Grecs ne reçurent que les 16 Cadméennes. Des restes de ces tâtonnements primitifs se retrouvent dans notre écriture. On sait, en effet, que les lettres C, K, Q, représentent la même consonne.

Nous avons dit que le dernier trait des langues antiques était l'allure enfantine de la phrase. La construction grammaticale, telle que nous la voyons aujourd'hui avec ses parties solidement unies entre elles par des articulations pour former un dessin clair et précis de la pensée, n'appartient qu'aux langues mûries par le temps et par une longue civilisation. La phrase primitive n'est qu'une ébauche sans vigueur, sans originalité, sans perspective. Un mot représente quelquefois une idée entière. Deux ou trois monosyllabes juxtaposés tiennent lieu de période. Ce sont les bégaiements de l'humanité naissant à la conscience de la parole. Il en est de même aux origines du langage graphique. Un seul coup

d'œil jeté sur un tableau hiéroglyphique révèle un vague, une indécision aussi grande que dans les premiers essais phonétiques. Chaque symbole résume une idée, chaque groupe de figures raconte une légende. Nul lien entre les signes, nulle transition entre les parties du discours. On croirait lire un rébus. Ce grossier symbolisme, reflet de la vie sauvage, devint d'autant moins imparfait que les peuples marchaient vers un état plus policé, les langues vers une précision plus grande. Il fut reconnu tout-à-fait insuffisant dès qu'on voulut l'appliquer à la traduction littérale de la parole. Nous avons raconté comment de cette impuissance était sorti l'alphabet.

Les analogies qui relient les deux modes du langage se continuent encore si l'on rapproche les métamorphoses séculaires du symbole des changements que nous avons indiqués dans la marche des idiomes. Rappelons-nous que les dialectes d'une même contrée tendent à disparaître à mesure que l'un d'eux, élevé au rang de langue officielle, impose sa littérature à la nation ; que les mots s'usent par leur frottement réciproque,

syncopent leurs syllabes quand elles sont trop nombreuses, abandonnent les désinences sourdes, se débarrassent à la longue de toute consonne inutile, de toute aspiration pénible ; qu'enfin, l'expression incessamment nuancée pour s'adapter aux modes infinis de la pensée, s'éloigne de plus en plus de son point de départ, pour prendre une acception métaphysique. Cette triple tendance des langues vers l'unité, des mots vers le dépérissement phonétique, de l'expression vers le symbolisme se retrouve dans l'évolution du signe graphique.

Il est facile de voir que les alphabets tendent vers l'unité aussi bien que les idiomes. Cette marche est même plus sensible et plus rapide dans le langage écrit, que dans le langage parlé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner le chemin parcouru depuis l'hiéroglyphe jusqu'à l'écriture actuelle. Nous avons vu que chaque peuplade avait à l'origine ses figures de prédilection. On comptait autant de systèmes hiéroglyphiques que de dialectes. L'esprit de conquête, le besoin des échanges, le prosélytisme religieux,

firent pour les signes ce qu'on essayait de faire pour les langues. On fut plus heureux dans la propagande des caractères que dans celle des idiomes. Un alphabet était toujours accepté même de la part d'un vainqueur, parce-qu'il apportait un bienfait véritable. La simplicité du mécanisme alphabétique faisait vite oublier les vieilles méthodes hiéroglyphiques. Chaque groupe de peuples se rattachant à une origine commune ou à une grande agglomération politique n'a souvent qu'un seul système de lettres, tandis qu'on compte les dialectes par centaines. On sait, par exemple, pour ne parler que de l'Europe, que l'alphabet grec, l'alphabet gothique, l'alphabet slave, l'alphabet latin, ne sont que des variantes d'un même système de signes, qui, à l'heure qu'il est, fait le tour du globe. A mesure qu'un missionnaire, un voyageur, un soldat Européen, arrivent dans un pays d'outre-mer, ils y introduisent notre écriture. Dans ces dernières années, elle a pénétré chez les Annamites, où, malgré l'immobilité séculaire de ces races, elle remplacera peut-être un jour l'alphabet syllabi-

que qui règne dans l'Asie orientale. Les caractères sanscrits eux-mêmes sont délaissés de plus en plus par les Occidentaux pour les lettres latines.

Venons maintenant aux métamorphoses du signe considéré à la fois dans sa forme et dans son symbolisme. Cette double transformation est l'analogue de celle qu'a éprouvé le mot. Le mot s'est modifié dans sa constitution phonétique sous l'action de deux forces, l'harmonie qui le débarrasse de toute articulation anti-euphonique, la vitesse de la prononciation qui syncope ses syllabes. Le signe a subi les même modifications sous l'influence des mêmes causes. L'instinct du beau, inhérent à la race Hellénique, ne pouvait se faire aux caractères bizarres, irréguliers, apportés par les marchands de Tyr et de Sidon. Les angles furent émoussés ou arrondis, les aspérités disparurent, les lignes disgracieuses furent allongées ou écourtées suivant les exigences de la symétrie. C'est de là que sont sorties les lettres actuelles, dont le type est le caractère d'imprimerie. Mais ces formes régulières ne se prêtant pas à la rapidité de la main, on dut les simplifier

pour l'écriture usuelle ; de là la cursive qui fut une abréviation de l'alphabet phénicien, de même que cet alphabet tiré, suivant toute probabilité, des sanctuaires de l'Egypte, était déjà une abréviation de l'hiéroglyphe. Quant à la transformation symbolique du signe, son évidence est telle qu'il suffira de l'énoncer. On sait que l'hiéroglyphe n'a pu donner l'alphabet qu'en changeant de nature, je veux dire en renonçant à son individualité propre, pour prendre une valeur conventionnelle purement phonétique.

IV.

Signalons enfin une dernière analogie. Nous nous sommes longuement étendu, dans l'étude du langage phonétique, sur les influences que chaque idiome reçoit à la fois de la race, du sol, du climat, en un mot du milieu dans lequel il se développe. L'individu se reflète dans l'intonation et le timbre, la nation dans l'agencement de la phrase, le ciel et la contrée dans le mot. Ces considérations nous ont amené à partager les langues en deux vastes groupes, langues du Midi et langues du Nord : les premières, sonores, harmonieuses, riches en cadences poétiques, en développements littéraires ; les secondes, sévères d'aspect, peu sensibles à l'euphonie, mais rachetant cette pauvreté extérieure par l'essor philo-

sophique et scientifique qu'elles ont imprimé à l'humanité. Toutes ces influences se retrouvent plus ou moins marquées dans le langage graphique. L'action du milieu, évidente dans l'hiéroglyphe, se continue en s'accentuant davantage dans les arts plastiques qui en dérivent, peinture, sculpture, architecture. La personnalité humaine se dessine dans la hardiesse ou l'indécision du trait, et le génie de la race se manifeste par la manière dont elle exprime ses idées et ses aspirations, soit sur la toile, soit sur la pierre, soit avec l'alphabet.

On peut pressentir quelle est l'influence du sol sur le signe d'après ce que nous avons dit de la formation hiéroglyphique. Chaque figure n'étant que le dessin au trait d'un objet du dehors, devait varier avec les contours de cet objet, c'est-à-dire avec la faune, la flore et l'aspect physique de la contrée. Les animaux, les costumes, les armes du Mexique ne pouvaient être les mêmes que les animaux, les costumes, les armes de l'Inde ou de l'Egypte. Ce reflet de la physionomie locale sur le langage graphique,

effacé dans les caractères alphabétiques qui ne sont plus que des signes de convention, reparaît tout entier dans les arts plastiques.

Prenons d'abord la sculpture. Le sol tient dans son développement une plus grande place que le génie de l'homme. Pour que cet art se produise, il faut que le pays fournisse d'un côté des carrières de pierre, de l'autre, des mines de fer. Supposons une grande vallée, recouverte par les alluvions vaseuses d'un fleuve comme celles que l'on rencontre dans la zone torride. Faute des deux éléments essentiels, le marbre et le ciseau, la statuaire s'arrêtera aux figurines en terre glaise que façonnent encore les sauvages de l'Amazone et de l'Orénoque. Mais le fer et la pierre ne suffisent pas toujours. Il faut que la matière cède à l'action du ciseau sans se déliter, et sans offrir une résistance trop grande. Le grès s'effrite, le granit se laisse difficilement entamer : dans le premier cas, tout travail est impossible, dans le second, la gêne de l'artiste se transmet à l'œuvre et imprime aux figures une raideur, une immobilité caractérisques.

L'Inde et l'Egypte, qui n'ont taillé que le granit, n'ont jamais pu donner à leurs statues, le naturel, le mouvement, la vie que la Grèce et l'Italie faisaient jaillir des marbres du Pentélique et de Carrare.

Ces influences du sol se retrouvent d'une manière encore plus sensible dans l'architecture. Les temples de l'Egypte et les pagodes de l'Inde diffèrent autant des monuments Eginétiques, que le Parthénon des cathédrales du moyen-âge. Les grandes lignes de l'architecture ayant l'horizon pour cadre, dépendent, dans une certaine mesure, du relief du paysage. La nature géologique de la contrée lui impose à la fois les lois de sa construction intérieure et sa physionomie du dehors. Un architecte qui n'a à sa disposition que de la brique ne peut donner à son œuvre l'aspect, les proportions, les contours qu'il lui imposerait s'il maniait le marbre ou le granit. Les majestueux piliers de l'ordre dorique, les colonnes plus sveltes de l'ionique ou du corinthien, supposent un pays riche en carrières de pierres. Ces pierres, appellent un entablement,

c'est-à-dire tout un système de lignes horizontales. Si le pays n'a pour matériaux que l'argile ou le caillou, la construction précédente devient impossible. Le plan entier de l'édifice en est affecté. Le plein cintre ou l'ogive remplace les larges assises de pierres, les lignes horizontales disparaissent devant les arcades de la voûte. On sait enfin que le relief définitif d'un monument dépend aussi du climat. Ce climat est-il sec, on recouvre l'édifice d'une terrasse comme dans l'Orient ; est-il pluvieux, on met à la place deux plans légèrement inclinés, d'où le fronton triangulaire grec. Doit-on, au contraire, tenir compte d'hivers rigoureux, les deux plans se relèvent pour empêcher l'accumulation des neiges.

Passons à la peinture. Ici se présente un nouvel élément, le coloris, dans lequel se reflètent à la fois le ciel, le climat, le paysage, on pourrait dire la nature entière. Aussi, voyons-nous cet art changer de physionomie et de caractère avec chaque pays. Nous avons l'école italienne, l'école espagnole, l'école française, l'école anglaise, l'école flamande, l'école

hollandaise, l'école allemande ; bientôt nous aurons l'école russe, tandis que si les chefs-d'œuvre de la Grèce antique nous étaient parvenus, nous aurions encore une école hellénique. Chacune de ces écoles n'est que l'expression, ou, si l'on aime mieux, le reflet du milieu dans lequel elle se développe. On peut, comme pour les langues, les ramener à deux groupes, groupe du Nord et groupe du Midi. Des tons chauds, des couleurs éclatantes, un paysage inondé de lumière, des figures bronzées, des personnages demi-nus rappellent ces contrées méridionales où le soleil dore les objets, brunit l'épiderme, dispense de vêtements. Un ciel pâle, des lignes indécises, des horizons brumeux, des carnations splendides, encadrées dans de vastes houppelandes accusent, au contraire, les influences d'un climat sombre et froid, par suite des régions montueuses, ou des zones septentrionales.

L'individu se reflète dans tous les modes du langage graphique. Personne n'ignore qu'un œil exercé peut nommer, à la vue d'un tableau, l'artiste qui l'a exécuté. Il en est de même de

l'écriture. La personnalité humaine s'y imprime d'une façon aussi nette que dans la voix. On sait que le son de la voix permet de distinguer un homme d'une femme, l'enfant de l'adulte, l'adulte du vieillard, l'homme de salon de l'homme des faubourgs, les étrangers des nationaux. Une simple parole suffit pour faire reconnaître des gens qu'on n'a pas vus depuis des années. Le langage écrit offre la même certitude d'induction. Une enveloppe de lettre fait deviner sur le champ la personne qui vous l'adresse. Il est tout aussi facile de préciser l'âge, le sexe, la condition des individus. Les traits sont-ils gauches, indécis, mal formés, vous les attribuez à un enfant ; l'écriture de l'adulte est ferme et sûre, celle du vieillard tremblottante. Des caractères fins, déliés, peu nourris, trahissent une main féminine. Un homme lettré se reconnaît à l'allure dégagée de sa cursive, tandis que les gens peu familiarisés avec la plume, hésitent et tracent des lettres incertaines.

C'est dans l'alphabet considéré non plus dans sa physionomie extérieure, mais dans sa structure intime que se dessine le génie des peuples. Nous avons démontré que la phrase laisse pressentir dans l'agencement de ses termes, le degré d'énergie intellectuelle propre à chaque race. Le sauvage accouple ses mots sans les cimenter, l'aryen les unit dans une architecture aussi élégante qu'ingénieuse. Chez l'un on ne voit qu'une ébauche de l'idée, chez l'autre vous apercevez un dessin achevé. Ces différences dans la manière de tisser les formes orales de la pensée, se retrouvent dans les méthodes créées en vue de sa transcription graphique, c'est-à-dire dans les divers systèmes d'écriture. Depuis l'hiéroglyphe primitif jusqu'aux caractères sanscrits, les plus parfaits de tous, on peut former une échelle alphabétique dont les degrés correspondent à des termes analogues dans la puissance d'analyse des diverses nations. Le meilleur alphabet étant, sans conteste, celui qui reproduit le plus fidèlement la gamme phonétique, et cet alphabet n'existant que dans la race aryenne, nous retrouvons, chez les peuples de

l'occident, cette supériorité que nous avons déjà reconnue dans l'étude des autres modes du langage. Les Sémites, la tribu la mieux douée, après la famille aryenne, possèdent également une écriture basée sur l'analyse des sons; mais elle laisse entrevoir une certaine infériorité dans la manière incomplète dont elle essaie de rendre les éléments phonétiques. La charpente du mot est seule tracée à l'aide des consonnes. Les voyelles sourdes, les apirations tenues, les inflexions de voix, si soigneusement marquées dans le sanscrit, manquent presque complétement dans les caractères hébreux. Les nations de l'extrême orient sont restées à l'alphabet syllabique; la Chine n'a fait que transformer ses hiéroglyphes pour rendre l'écriture plus accessible à la main; enfin l'Indien n'a pu s'élever au-dessus de la figure de l'objet. On se rappelle que les langues de ces races mongoliques et cuivrées sont également les plus pauvres au point de vue de la construction syntaxique, et accusent le même défaut d'analyse dans les facultés cérébrales de toutes ces peuplades.

De ce que nous venons de dire sur les rapports qui existent entre le génie d'une nation et l'écriture qu'elle se donne, on peut tirer une conséquence analogue à celle que nous avons énoncée au sujet de la comparaison des idiomes. C'est que la classification des races humaines doit correspondre, dans ses grandes divisions, aux divers systèmes alphabétiques. Nous avons vu, dans le cours de cette étude, que les trois principaux embranchements, caucasique, mongolique et cuivré sont arrivés chacun à un résultat différent dans la solution du problème graphique. L'aryen et le sémite, qui forment les deux tribus du premier groupe, ont également deux systèmes distincts, bien que tous deux soient basés sur le même principe et dérivent, suivant toute probabilité, d'une origine commune. Si l'on poursuit ces rapprochements chez les peuples indo-européens, on reconnait que chaque grande agglomération politique ou religieuse s'est façonné un alphabet spécial. Nous voyons, en effet, l'alphabet dêvanâgari, l'alphabet persan, l'alphabet arménien, l'alphabet slave, l'alphabet grec, l'alphabet gothi-

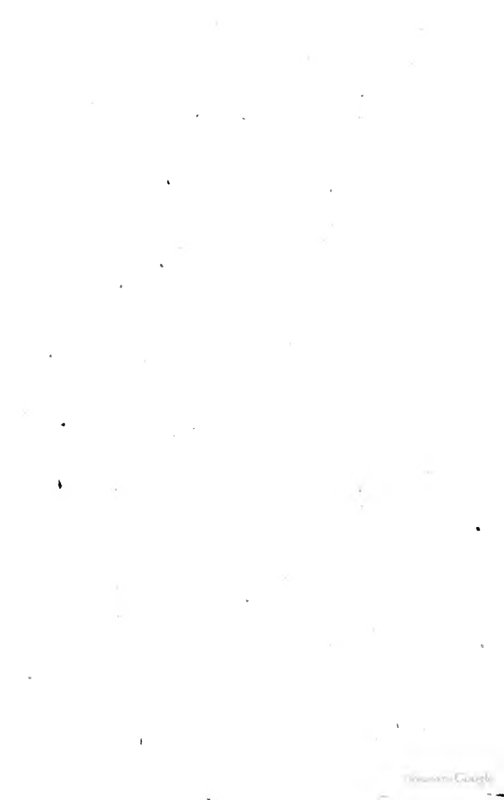
que, l'alphabet latin. Nous retrouvons ici les divisions établies par les philologues dans la classification des langues, et par l'ethnographie dans la distribution des familles humaines.

V.

Avant de terminer cette esquisse de l'évolution alphabétique, jetons un coup d'œil sur les rapports qui lient l'écriture aux autres modes du langage graphique. On voit, au premier abord, que chacun d'eux, pris isolément, ne peut traduire qu'une page de l'immense livre de la nature, et que ce n'est qu'en se rapprochant et se complétant l'un l'autre, qu'ils parviennent à donner des notions précises sur ce qui nous entoure. L'architecture n'a qu'un langage symbolique qui échappe à l'analyse ; l'indétermination cesse dès qu'on arrive à la sculpture. Toutefois, le domaine de cet art est très restreint, car il s'arrête, pour ainsi dire, à la surface. L'attitude, le geste de la statue indiquent le mouvement, l'action, mais

les yeux fixes, sans prunelles, ne disent rien de ce qui se passe au dedans. Si on veut peindre la passion, il faut faire appel aux procédés de la peinture. On lit mieux sur la toile que sur le marbre, le pinceau a des délicatesses auxquelles le ciseau ne saurait prétendre. Le coloris donne la vie aux chairs, l'expression au visage, et imprime au regard un reflet de la pensée intérieure. En outre le champ de la vision s'agrandissant au gré de l'artiste, à l'aide de la perspective, permet à l'œil de saisir tous les détails d'une scène, toutes les lignes, tous les accidents d'un paysage. Cependant la puissance de la peinture, bien qu'incomparablement plus grande que celle de la sculpture, est également renfermée dans des limites assez étroites. Tout ce qui est en dehors du domaine de l'optique, c'est-à-dire un monde entier d'idées et de choses lui échappe ; il faut alors recourir à l'écriture. C'est le plus complet et le plus accessible de tous les modes du langage, parce que, calqué sur la parole, il peut, comme elle, suivre la pensée dans ses replis les plus profonds, les plus inaccessibles. Il est

évident toutefois que l'écriture ne saurait tout exprimer avec la même vigueur ou la même clarté. Son utilité immédiate et presque exclusive se trouve dans l'expression des idées métaphysiques, dans les rapports invisibles des choses, dans l'analyse du monde intangible. Tout ce qui relève de la nature extérieure, tout ce qui ressort de la vision, sera toujours l'apanage du dessin. Les Dieux de l'Olympe, les guerriers de l'Iliade n'apparaissent dans toute leur majesté héroïque que sous les formes empruntées aux arts plastiques. Le dessin est le complément de la poésie. Un ouvrage n'est achevé que lorsque le crayon de l'artiste a donné une figure aux visions du poète ou du romancier. Les livres illustrés, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, indiquent assez que c'est là une vérité comprise aujourd'hui de tout le monde. Dans certains cas il serait même plus exact de dire que le dessin est la partie capitale de l'œuvre, et que le texte écrit ne sert qu'à relier les divers tableaux qui composent la trame du récit.



DESTINÉE DU LANGAGE.

I.

Étudions maintenant l'action de l'écriture sur la marche de la parole et les influences qui naissent de ce contact.

Ces influences sont de deux sortes : les unes, agissant de la manière la plus heureuse sur l'économie des divers idiomes soumis aux symboles graphiques, ont aidé au développement de la littérature, par suite de la civilisation. Les autres, gênant au contraire le jeu du mécanisme phonétique, ont introduit un élément perturbateur dans l'harmonie du langage. Commençons par ces dernières.

C'est dans la difficulté, on pourrait dire dans l'impossibilité de transcrire exactement toutes les nuances de la parole, qu'il faut chercher

la cause première des actions perturbatrices que l'on rencontre dans l'étude d'une langue écrite. Les inventeurs des caractères alphabétiques n'étaient pas des grammairiens, encore moins des philologues. Pour mener le problème à bonne fin, il eût fallu procéder par une analyse exacte de tous les éléments phonétiques qui entrent dans le vocabulaire de chaque langue, et dresser une échelle complète des sons. Peut-être, les grammairiens Hindous sont-ils les seuls qui se soient ainsi posé la question. Partout ailleurs on s'est contenté d'un à peu près, chaque peuple prenant pour alphabet des caractères créés pour un idiome étranger au sien. Les Cadméennes, d'où dérivent tous les systèmes graphiques qui ont cours en Europe, insuffisantes déjà pour les langues sémitiques, puisqu'elles négligeaient les voyelles sourdes, devaient se trouver à plus forte raison impuissantes à rendre les nuances phonétiques des nations de race différente. L'écriture sanscrite elle-même, la plus riche et la mieux coordonnée de toutes celles que l'on compte dans le groupe Indo-

Européen, ne peut, avec ses 50 lettres, suffire à tout. Les grammairiens, du moins ceux de l'Occident, sont forcés d'avouer qu'ils ignorent la prononciation précise que prennent les voyelles *a*, *o*, *u*, à la fin de certains mots (*).

Au résumé, on peut dire que l'évolution alphabétique, considérée dans les deux races, aryenne et sémitique, n'a pas encore atteint sa forme définitive. Des trois éléments qui entrent dans la constitution des mots, voyelles, consonnes et aspirations, les Sémites ne se sont attachés qu'à la charpente de la syllabe à la consonne. Ils ont entrevu la voyelle, mais se sont contentés de marquer ses formes les plus sonores sans s'arrêter aux autres nuances et n'ont pas su la

(*) Voir Bopp *(Grammatica sanscrita)*. Nous avons tâché, dans notre *Essai de grammaire générale* des langues Indo-Européennes, de lever cette difficulté en appliquant aux voyelles la division que les grammairiens Hindous avaient établi pour les consonnes, c'est-à-dire en admettant pour chaque son simple deux nuances, la nuance sonore et la nuance sourde. L'*é* français accentué dans certains cas et demi-muet dans d'autres, donne une idée assez exacte de cette classification.

détacher de l'aspiration. Les Grecs poussèrent plus loin l'analyse des voyelles et des aspirations, sans toutefois arriver à une séparation et à une classification complète. Ce travail, terminé chez les Hindous pour la consonne et l'aspiration, n'a été fait nulle part pour la voyelle.

Mais il ne suffit pas que l'écriture réponde à la gamme des sons, que chaque élément syllabique soit représenté par un signe. Lorsque les mots s'assemblent pour former la phrase, il s'établit au contact de nouvelles combinaisons phonétiques. Chacun d'eux se soude au suivant dans la prononciation, et, à chaque soudure répond une élision ou une mutation de lettres. Voyelles, consonnes et aspirations se fondent, s'équilibrent en une seule émission vocale, de telle façon qu'aucune note discordante ne vienne troubler l'harmonie de l'ensemble. D'ordinaire, c'est la finale de chaque mot qui se met au diapason de l'initiale du mot suivant, c'est-à-dire que la première devient sourde ou sonore, faible ou aspirée, suivant que la seconde est elle-même sourde ou sonore, faible ou aspirée. C'est

la grande loi de l'attraction phonétique qui domine tout le mécanisme grammatical. Les sons ainsi modifiés, changent parfois complétement de nature. Les voyelles forment diphthongue, les consonnes, emportées par la vitesse de la prononciation, subissent les métamorphoses les plus inattendues. Il importe donc que la langue écrite reproduise toutes les modifications de la langue parlée, et cependant, chose singulière, nous ne trouvons qu'un peuple, l'Hindou, qui ait compris la nécessité de ces notations phonétiques et en tienne un compte rigoureux dans son écriture. A peine, le grec excepté, en rencontre-t-on quelques traces dans les langues savantes de l'Occident. Ces exemples isolés passent inaperçus, et rappellent moins les lois du langage que des abréviations orthographiques.

Les conséquences qui découlent de cette indifférence ou de cet oubli sont aisées à pressentir. Dès que la transcription d'un idiome est insuffisante, ce qui est le cas le plus fréquent, le signe, ne coïncidant plus avec le son, cet idiome

perd sa physionomie propre. Les nationaux ne voient pas là d'inconvénient, parce qu'ils rétablissent machinalement, dans la lecture, la véritable prononciation (*). Mais l'étranger y rencontre un écueil qui le fait trébucher à chaque pas. Quand la langue vient à s'éteindre, la partie la plus délicate de sa constitution phonétique est à jamais perdue. Témoin le grec et le latin; il ne nous est resté qu'un squelette.

(*) Citons un exemple pour mieux nous faire comprendre. En récitant le vers suivant :

Le jour le plus antique eut pour veille le jour,

On remarque trois variations orthographiques :

Le jour le *pluz antiq eup* pour veille le jour.

Dans le premier cas, la sonore finale devient sourde; dans le deuxième on élide une voyelle, et, dans le dernier, la consonne subit la loi de l'attraction. On voit ainsi que la langue écrite ne correspond pas à la langue parlée. Ces nuances, ignorées d'un étranger, l'induisent en erreur sur la prononciation, c'est-à-dire sur l'élément capital de la langue. Voilà pourquoi il nous est impossible de pratiquer un idiome du dehors quand nous nous sommes contentés de l'apprendre dans les livres. Le livre ne donne que le mot, et le mot n'est que le squelette de la phrase.

L'élément vital s'est évanoui avec le secret de ses harmonies.

Ce résultat n'est pas le seul. Un autre inconvénient, non moins regrettable, mérite aussi d'être signalé. La notation euphonique de la phrase étant supprimée, le lien qui unit les langues d'une même famille se trouve rompu, l'unité ne peut être reconstruite qu'à grand'peine par le philologue : de là des conclusions souvent fausses. Comparons le sanscrit avec une langue moderne de l'Occident, le français, par exemple. Notre esprit, identifiant les deux formes du langage, la forme orale et la forme écrite, nous ne jugeons des sons d'un idiome que par le jeu de ses symboles graphiques. La richesse, la flexibilité de l'écriture sanscrite nous étonne, l'aridité, l'immobilité des caractères français nous frappe encore davantage et nous concluons qu'il n'existe aucune similitude dans le mécanisme phonétique de ces deux langues. Cependant, la pauvreté attribuée à notre idiome n'est le plus souvent qu'apparente, et beaucoup de formes notées par les grammairiens hindous apparaissent

chez nous, lorsqu'on prête une oreille attentive à la marche de notre prononciation. Les dialectes de la langue d'oc, qui n'ont jamais été arrêtés dans leur évolution par les entraves d'une écriture insuffisante, conservent encore la plasticité des temps antiques, et égalent, s'ils ne dépassent dans la hardiesse de leurs combinaisons euphoniques, la richesse des formes sanscrites.

Nous avons dit que l'idée est un tableau phonétique, coordonné à l'aide de trois éléments, le mot, la phrase, la période. Nous devons donc retrouver dans l'écriture trois divisions analogues. Les deux premières viennent d'être passées en revue, il nous reste à examiner la dernière, celle qui a pour objet la ponctuation.

Les Anciens ponctuaient peu ou pas du tout, soit qu'ils considérassent la phrase comme un groupe indivisible, soit qu'ils jugeassent ce soin superflu. Cependant la ponctuation est aussi importante que les autres modes de la notation graphique, si l'on veut se rendre un compte exact de toutes les nuances de l'idée, en d'autres termes, des intonations diverses qui marquent

les différentes parties du discours. On sait que chaque membre de phrase a son accentuation propre, ses pauses, son diapason. L'écriture, traduction algébrique de la parole, ne serait qu'un logogriphe dont l'interprétation conduirait infailliblement à des contre-sens, si l'on n'indiquait la nature des éléments du discours à l'aide d'une notation qui corresponde à la gamme de la pensée (*). Cependant ici encore nous sommes forcés d'avouer que la plupart des langues sont restées en deçà du but.

(*) Les exemples ne manqueraient pas pour prouver que l'interprétation d'une phrase dépend souvent de la place que l'on donne aux signes de la ponctuation et à leur nature. Les oracles de l'antiquité trouvaient dans la disposition ou plutôt dans l'absence de ces signes un auxiliaire des plus précieux. Venait-on demander le résultat d'une entreprise que l'on méditait, la Pythonisse laissait tomber quatre mots, suivis chacun d'une pause :

Ibis — redibis — non — morieris.

Si l'expédition réussissait, rien d'extraordinaire, puisque l'oracle l'avait prédit. On avait, en effet, entendu :

Ibis ; redibis ; non morieris.

L'expédition, au contraire, avait-elle échoué, le chef de

Il est à remarquer que le sanscrit, qui a porté à un si haut degré l'analyse des éléments syllabiques, a presque entièremeut négligé la ponctuation. Les modernes en ont mieux senti l'importance, mais comme pour les autres parties du mécanisme alphabétique, ils se sont contentés d'un système des plus imparfaits. La notation actuelle, uniquement préoccupée des pauses est notoirement insuffisante. Nous n'avons qu'un signe, celui de l'exclamation, pour exprimer toutes les émotions qui peuvent naître dans notre esprit. Il s'ensuit que les choses les plus disparates, des sentiments de nature complétement opposée, tels que la joie ou la douleur, sont indiqués par le même caractère. Faut-il

l'entreprise y avait-il laissé la vie, c'était sa faute et non celle de la Sybille : celle-ci l'avait prévenu en disant :

Ibis ; redibis, non ! morieris.

L'histoire nous apprend que des méprises plus graves ont été amenées par la négligence ou la mauvaise foi des copistes chargés de la ponctuation. Qu'il nous suffise de rappeler le schisme, qui eut pour cause première une simple transposition de virgule.

ajouter que ce signe unique est rendu illusoire dans la plupart des cas par la façon vicieuse dont il est placé. Dans presque toutes les langues il se trouve à la fin de la phrase. Dès lors, les yeux n'étant pas prévenus, ne sauraient donner à la voix l'accentuation que réclame la pensée de l'écrivain. Plus logiques, plus soucieux que les nations du nord des harmonies du langage, les peuples du midi, Espagnols, Portugais, Italiens marquent leurs signes d'interrogation et d'exclamation au moment où la phrase s'ouvre, ce qui ne les empêche nullement de les répéter à la fin pour éviter de nouveaux équivoques.

II.

Après les inconvénients qui résultent de l'insuffisance des caractères alphabétiques, viennent ceux qui ont pour cause un emploi vicieux de ces mêmes caractères. Nous voulons parler des lettres muettes qu'on rencontre au milieu de certains mots pour rappeler un son disparu, et qu'on conserve par respect pour l'étymologie. Avant de faire connaître les conséquences qu'entraîne cette habitude, examinons si les scrupules des grammairiens à cet endroit semblent fondés.

D'abord est-il nécessaire, je ne dis pas pour la pratique, mais pour la connaissance approfondie d'un idiome, de laisser intactes les vieilles formes orthographiques ? Nous ne le pensons pas. A quelque point de vue qu'on se place pour

juger la question, on ne trouve que des prétextes et non des raisons sérieuses.

S'agit-il, par exemple, de gens lettrés, nul doute que l'étymologie ne les guide dans l'étude des mots. Mais c'est là le petit nombre. Il n'y a guère que les philologues de profession qui s'occupent de ces recherches, et ces derniers, familiarisés avec les métamorphoses que subissent les éléments syllabiques, retrouvent l'origine d'un mot, quelle que soit la forme orthographique qu'on lui donne.

Si des érudits nous passons à la masse de la nation, l'étymologie n'a plus de raison d'être. Loin d'apparaître comme une branche de la science philologique, elle n'est considérée que comme un embarras dont on se déferait volontiers si les entraves académiques n'y mettaient bon ordre.

Les résultats sont les mêmes que ceux que nous venons de signaler dans les paragraphes qui précèdent. Toute lettre superflue est un déguisement qui masque la nature phonétique du mot. Comme dans les langues à notation

incomplète, il y a incertitude, par suite, erreur fréquente dans l'interprétation du son. De là des variantes dans la prononciation d'une langue, suivant les tendances individuelles et locales. Chaque expression a deux valeurs : l'une, léguée par la tradition orale, l'autre, donnée par l'écriture et faisant autorité chez tous ceux qui ne la connaissent que sous sa forme optique. Les noms d'hommes et de lieux sont surtout sujets à ces sortes de divergences. Ne traduisant presque jamais le son simple, mais toujours l'étymologie, leur prononciation peut varier au gré de chaque personne. Ce qui n'est qu'un inconvénient pour les habitants d'un pays, devient fréquemment une impossibilité pour les étrangers, car on sait qu'il suffit quelquefois d'une simple lettre pour défigurer un mot. Par une réaction inévitable, on voit, en maintes occasions, la forme de convention supplanter la forme réelle, le signe dénaturer le son. Témoin les langues mortes, dont la véritable prononciation est à jamais perdue pour nous. Il ne serait pas difficile de citer des exemples en français, notamment

parmi les noms propres dans lesquels, sous l'influence de l'écriture étymologique, nous prononçons aujourd'hui des lettres que nos pères considéraient comme muettes.

Ces imperfections orthographiques pèsent plus ou moins sur toutes les langues, du moins sur celles du groupe aryen. Les langues mongoliques semblent les seules qui puissent y échapper par la nature même de leur écriture monosyllabique. Généralement, c'est chez les peuples travaillés par les invasions que l'on rencontre l'orthographe la plus défectueuse. Voilà pourquoi l'anglais et le français sont peut-être, de tous les idiomes de l'Europe, les plus maltraités sous ce rapport. Les langues antiques, quoique plus précises que les nôtres, sont loin cependant d'être exemptes de surcharges étymologiques, car l'orthographe que nous voyons dans les manuscrits grecs, latins, sanscrits, représente d'ordinaire les formes verbales que ces idiomes possédaient aux premiers siècles de leur littérature et rarement celles de l'époque où les manuscrits furent écrits. Or, nous avons dit,

dans l'étude du langage phonétique, que les mots vieillissent sous l'action des siècles, comme de véritables organismes, qu'ils s'usent en quelque sorte, par leur frottement réciproque, qu'ils perdent, par cette trituration incessante, certains de leurs éléments syllabiques, et qu'après un intervalle de plusieurs générations, ils présentent d'ordinaire des formes plus simples que les anciennes. D'un autre côté, le respect de la tradition vouant l'écriture à l'immobilité la plus absolue, il arrivait un moment où le symbole optique ne reproduisait plus l'expression orale. C'est ainsi qu'on a continué en français à écrire *maistre* longtemps après la disparition de la sifflante et lorsqu'on ne prononçait plus que *maître*. Les peuples répugnent aux réformes orthographiques ; les vieux mots sont à leurs yeux des symboles sacrés auxquels on ne saurait toucher sans sacrilége. C'est ce respect plus naïf que logique qu'on décore du nom d'étymologie.

Les grammairiens ont, il est vrai, une raison plus valable, la nécessité de différencier les homophones. Ainsi l'anglais *Ship* et *Sheep*, le français

bas et *bat*, qui se confondent dans la prononciation (*) ne présentent aucune équivoque dans l'écriture. Cette objection toutefois ne nous paraît pas suffisante, car on peut répondre que le sens général de la phrase faisant éviter toute confusion dans le langage auriculaire, garantirait également de toute erreur le langage oculaire. Du reste, une nation, l'Espagne, a fait une expérience décisive à cet égard. L'Académie de Madrid décida, en 1810, que les mots devaient s'écrire comme ils se prononçaient (**). Cette réforme est aujourd'hui un fait accompli, et personne, que je sache, ne songe à dire que le Castillan actuel prête à l'équivoque.

(*) On peut objecter que la quantité suffit pour différencier ces mots, que *sheep* doit être long et *ship* bref. Cela peut être vrai dans le langage accentué, mais dans la conversation ordinaire cette différence devient insensible.

(**) L'orthographe espagnole, bien que supérieure aujourd'hui à celle de la plupart des peuples de l'Europe, est loin cependant de la précision de l'orthographe sanscrite. L'Académie de Madrid s'arrêta au mot, et décréta une amélioration plutôt qu'une réforme.

Au résumé, on peut conclure que, faute de méthode rationnelle dans l'analyse des éléments phonétiques et dans leur transcription graphique, les langues, principalement les langues aryennes, présentent une écriture incomplète d'un côté, surchargée de l'autre, par conséquent vicieuse à tous les points de vue. Une seule, le sanscrit, par le nombre de ses caractères et la précision de sa notation grammaticale, s'efforce de rendre la phrase telle qu'elle se prononce. Quant aux autres, il est rare que l'accord existe d'une manière complète entre les deux modes du langage, le mode acoustique et le mode optique. Si cet accord se rencontre dans les mots pris isolément, il disparaît dès qu'on les agence pour former le discours. La forme orale et la forme écrite sont presque toujours deux langues qu'il faut apprendre séparément. On peut se convaincre de cette vérité en observant les efforts que réclame l'étude d'un idiome étranger. Tel lettré français, lisant couramment *Hamlet* ou *Child Harold*, ne peut se faire entendre en débarquant en Angleterre, et reste muet aux questions

que lui adressent les compatriotes de Shakespeare et de Byron. Il croyait connaître l'anglais, tandis qu'il ne l'avait vu que sous une de ses faces, la partie graphique.

III.

Passons à un autre ordre de faits, et considérons le langage graphique dans la manière dont nous comprenons son emploi. L'écriture, si précieuse à tant de titres, comme nous le verrons bientôt, entraîne cependant des conséquences regrettables dès qu'on se méprend sur sa nature et sur la puissance de ses symboles. On obtient alors des déviations anormales, des monstruosités qui sont comme les fruits morts de l'arbre du langage.

Nous signalerons, en premier lieu, l'abus des anagrammes, des rébus, des logogriphes et autres tours de force du même genre. Avant que l'imprimerie eût mis les ouvrages sérieux à la portée de tous, on demandait à l'alphabet les distractions de la littérature. Les livres man-

quant, on se jetait sur les mots ; on torturait les lettres et les syllabes pour en tirer des combinaisons étranges, des prophéties accomplies ou à venir. Parfois, on atteignait des résultats incroyables, qui séduisent au premier abord, mais qui, après quelques instants de réflexion, ne paraissent plus que de puérils jeux de mots. Le moyen-âge s'est montré fécond en inventions de ce genre. Faute d'aliments plus solides, on occupait l'esprit avec ces fades subtilités. Raconter tout ce qui s'est dépensé alors, de temps et d'imagination en recherches de cette nature serait chose impossible. Tantôt, tous les mots d'une pièce commençaient par la même lettre, comme dans le célèbre poème *porcorum pugna*, tantôt on construisait des vers *rétrogrades*, c'est-à-dire tels, qu'après les avoir lus comme à l'ordinaire, de gauche à droite, on retrouvait les mêmes mots et le même ordre en les lisant, à la façon de l'écriture Hébraïque, de droite à gauche (*). On sait qu'à cette époque tout fait

(*) En voici un échantillon :

Roma, tibi subito motibus ibit amor.

A la simple inspection de ce vers, on voit que les mots

extraordinaire était attribué au démon. L'intervention diabolique ne pouvait faire défaut à des compositions aussi bizarres. Aussi ces vers sont-ils souvent désignés, dans les anciens traités, sous le nom de vers *faits par le Diable*.

De toutes ces combinaisons de mots, de sens et de lettres, l'anagramme est la plus connue par les résultats singuliers auxquels elle arrive quelquefois. Quelques-unes sont justement restées célèbres. Citons, entr'autres, celle que composa Jablonski, en l'honneur du futur roi de Pologne, Stanislas Leczinski, et dans laquelle il prédit au jeune héros sa grandeur future (**). Aujourd'hui

ont été accouplés pour ainsi dire de force, et que l'idée n'y intervient que juste assez pour qu'ils ne paraissent pas cimentés par le hasard.

(**) Divers ballets furent exécutés devant la famille des Leczinski réunie à Lissa, par treize danseurs représentant autant de guerriers. « Chaque danseur tenait à la main un bouclier sur lequel était gravée, en caractère d'or, l'une des treize lettres des deux noms *Domus Lescinia* (maison des Leczinski), et à la fin de chaque ballet, les danseurs se trouvaient rangés de manière que leurs boucliers formaient autant d'anagrammes différentes : au premier ballet, c'était

on ne parle de ces jeux d'esprit que pour mémoire. Depuis que l'imprimerie a pris l'extension que nous lui voyons, on a imaginé d'autres passe-temps. On s'est amusé avec les livres comme on s'était amusé avec les mots. Après l'abus des lettres est venu l'abus de la lecture. Ceci demande quelques explications.

Pour qu'une lecture soit profitable, il faut, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle soit prise à petites doses. Un livre ne produit de résultats sérieux, qu'à condition que celui qui l'ouvre se donne le temps de reconnaître les faits qui défilent devant lui, les classe dans sa mémoire, les soumette au contrôle de sa raison, cherche, en un mot, à en dégager et à s'en assimiler le

l'ordre naturel, *Domus Lescinia*; au second, *ades incolumis* (te voilà saine et entière); au troisième, *omnis es lucida* (tu es toute brillante); au quatrième, *mane sidus loci* (reste avec nous astre de notre pays); au cinquième, *sis columna Dei* (sois la colonne de Dieu); et au dernier, *i, scande solium* (va, monte snr le trône). Cette dernière anagramme est d'autant plus remarquable, qu'elle fut une espèce de prophétie. » (Extrait de l'*Encyclopédie).*

substratum. Ainsi faisaient nos pères avant la découverte de l'imprimerie. Les manuscrits étant rares et d'un prix élevé, on n'apportait pas à cette lecture la hâte fiévreuse d'aujourd'hui. On les étudiait au lieu de les parcourir. L'adage de l'époque : *timeo hominem unius libri*, témoigne assez de la supériorité que donne une étude réfléchie et renfermée dans un cadre étroit. Si on élargit ce cadre outre mesure, comme on ne le voit que trop souvent de nos jours, devant ce déluge de publications qui surgissent de toute part, l'esprit n'a point de repère pour fixer ses idées, de temps pour les analyser, de limites pour les contenir. C'est une fantasmagorie de visions indistinctes qui s'évanouissent sans laisser d'autres traces que la fatigue cérébrale qu'entraine une tension si prolongée. Les facultés de l'intelligence s'atrophient dans ce *steeple-chase* du nerf optique ; la pensée se trouvant devancée par les yeux, les images qui nous arrivent s'arrêtent à la rétine, ou plutôt se succédant sans discontinuer, se superposent, se détruisent entr'elles, et ne donnent à l'esprit qu'une résul-

tante nulle. Cette accumulation confuse de tableaux insaisissables, comprimant le cerveau, ne laisse aucune prise à la mémoire, au jugement, à la réflexion. Nous ne savons plus penser que d'après les autres. La personnalité humaine s'évanouit devant cette abdication des facultés premières.

Par une coïncidence singulière, les livres, loin d'aider au développement de l'esprit, le ramènent, quand on en fait abus, à son point de départ. Les sages de l'antiquité ne lisaient pas assez, faute de monuments écrits, et leur imagination, lancée sans boussole dans l'océan de la métaphysique, n'aboutissait qu'à des synthèses quelquefois brillantes, mais plus souvent ridicules et toujours éphémères. Absorbés par leur lecture incessante, les modernes n'ont plus le loisir de la méditation, et les images qui se croisent dans leurs souvenirs n'étant plus rattachées par un lien rationnel, les conduisent ou à la prostration intellectuelle, ou à des rêveries aussi vides de sens que les légendes des premiers temps historiques.

Mais l'abus de la lecture n'est pas le dernier terme des déviations que présente l'emploi irraisonné du langage graphique. Par delà la fatigue, se trouve le dégoût. Arrivé à ce point, l'homme ferme le livre ; mais il ne saurait se détacher complétement de ce vieux compagnon d'étude. Ne pouvant plus en nourrir sa pensée, il veut au moins le contempler encore et en repaître ses yeux. Il recherchera donc les éditions rares, les caractères de fantaisie, les reliures de prix; que lui importent désormais le sujet et la teneur de l'ouvrage, pourvu que la forme du volume attire ses regards. Ce n'est plus pour lui qu'un objet de curiosité qui figurera dans ses vitrines à côté des étagères où s'étalent les chinoiseries. Le livre est devenu un bibelot.

Les inconvénients que nous venons de signaler semblent inséparables de l'usage des signes graphiques. Toutefois, ces inconvénients, comme on a pu le pressentir, tiennent moins à l'écriture qu'à son emploi irrationnel. On peut les rapporter à deux causes, l'insuffisance de la notation alphabétique et l'abus de l'imprimerie. La première

dénature le langage, en mettant des sons de convention à la place des harmonies phonétiques, qui forment la physionomie propre de chaque idiome ; la seconde, comprimant tout ressort de l'esprit, énerve, émascule l'intelligence. Mais ces désavantages sont plus que compensés par la vigueur que la littérature, la science, la civilisation puisent dans les symboles de l'écriture. Examinons les principaux de ces résultats.

IV.

Si l'on veut se rendre compte du rôle que joue l'écriture dans la marche de l'humanité, il faut rapprocher l'état social des peuplades qui ne connaissent pas l'alphabet, de la civilisation que l'on rencontre chez les nations de l'Occident. Partout où la science des signes s'est arrêtée au symbole, l'homme est resté dans une éternelle enfance. Le mot de sauvages, que nous appliquons à ce monde déshérité, rappelle celui de barbares, que les Grecs donnaient aux tribus non policées. Lorsque Balboa et Cortez, Pizarre et Almagro soumirent les Indiens de la nouvelle Espagne et des côtes du Pacifique, ils trouvèrent soit sur les plateaux d'Anahuac, soit dans l'empire des Incas, une hiérarchie militaire, des insti-

tutions, un culte, tous les éléments, en un mot, d'une organisation politique, civile et religieuse. Mais ce n'étaient là que des ébauches aussi éloignées du cadre de nos sociétés modernes que les cordelettes nouées des Péruviens le sont des caractères alphabétiques, ou les figures mexicaines des chefs-d'œuvre de la peinture.

Le secret de notre supériorité sur les tribus Indiennes du Nouveau-Monde, réside principalement dans l'alphabet. Nul doute que l'énergie de la race aryenne ne soit le premier moteur de cette activité, qui a produit tant de merveilles dans la science, dans la littérature, dans les arts plastiques. Mais ce moteur serait loin de suffire à la tâche que nous nous sommes donnée, s'il n'avait eu pour levier les caractères graphiques. Toutes les annales des peuples montrent la civilisation suivant pas à pas la marche de l'alphabet. L'Inde et l'Egypte possédaient une puissante organisation, tandis que nos ancêtres erraient encore demi-nus dans les forêts de la Gaule et de la Germanie. Les premières lueurs que l'on voit poindre en Europe annon-

cent l'arrivée des Phéniciens, c'est-à-dire des lettres sémitiques. La Grèce les reçut tout d'abord, et c'est la race hellénique qui, au seuil des temps historiques, se montre à la tête des nations. Argos, Sicyone, Corinthe, cultivaient déjà l'éloquence, les arts, la poésie, pendant que le reste de l'Occident était plongé dans l'ignorance la plus profonde. De la Grèce, l'alphabet gagna l'Italie, le midi de la Gaule, les côtes Ibériques. Plus tard, il s'introduisit chez les peuples du Nord à la suite des légions romaines, ou avec l'avénement du Christianisme.

Il est aussi curieux qu'instructif de suivre ce mouvement qui, parti de l'Orient à une époque dont nous avons perdu le souvenir, continue encore, de nos jours, sa marche vers l'Ouest. La civilisation, un moment arrêtée par l'irruption du monde barbare, qui mit fin à la société antique, a repris sa course avec les temps modernes, et après avoir successivement envahi les bords de l'Atlantique, les côtes du Pacifique, et les archipels de l'Océanie, s'attaque aujourd'hui aux vieilles nations asiatiques.

Quelle que soit l'immobilité de ces races, on peut entrevoir le jour où l'activité européenne aura raison de leur apathie séculaire. Le premier acte de notre domination sur toutes ces plages lointaines est l'introduction des lettres latines. On ne peut transformer ces pays qu'en les initiant aux découvertes de la science moderne, à ses merveilleuses applications, bateaux à vapeur, chemins de fer, télégraphie électrique, etc., et ces applications du savoir humain ne sauraient se concevoir sans le secours de l'écriture. A peine ces peuples sont-ils familiarisés avec cet instrument, qu'ils marchent de pair avec nous, non, il est vrai, dans la voie des inventions, car l'invention suppose la science, et la science sera toujours l'apanage de la famille aryenne, mais dans la pratique de toutes les industries qui se rattachent aux besoins des sociétés. Certaines tribus du Nouveau-Monde ont fourni, depuis la conquête, des hommes de guerre, des poëtes, des historiens qui pourraient peut-être figurer à côté des célébrités du vieux continent. Le Paraguay, qui, depuis deux ans, étonne l'Europe

par l'énergie de la résistance qu'il oppose aux deux plus puissantes nations de l'Amérique du Sud, est presque pur de tout mélange avec la race blanche. Le fonds de la population est de souche indienne, et l'élément castillan, introduit par la conquête était en si minime quantité, qu'il a disparu, fondu dans la masse de la nation. Cependant, quelle différence de résultats, si l'on compare le pays à trois siècles d'intervalle! Quand les *Conquistadores* parurent, ils ne rencontrèrent que des tribus sauvages ne connaissant que la flèche, et n'osant tenir devant la mousqueterie européenne. Aujourd'hui les Paraguayens luttent, à armes égales, avec les descendants de leurs vainqueurs. C'est qu'ils ont trouvé, dans l'héritage de leurs pères, la littérature, les arts, les sciences, toutes les institutions en un mot, apportées par la conquête. Or, ce sont ces institutions qui leur apprennent à apprécier et à défendre leur indépendance, et chacune d'elles suppose l'alphabet.

Nous venons de dire que les institutions sur lesquelles repose l'existence d'une nation, impli-

quent toutes l'emploi de l'écriture. Passons en revue les plus saillantes, et montrons, qu'en effet, si le germe en est dans la nature humaine, leur entier développement ne devient possible que lorsqu'elles prennent une forme durable et tangible, en d'autres termes, qu'elles s'incarnent dans les symboles optiques du langage.

Quel est le premier acte de toute société qui s'organise? C'est de rédiger le statut fondamental, le code qui limite les droits de chacun et lui trace les devoirs qu'il a à remplir envers les autres membres de la cité. La tradition suffit quelquefois à ce code, quand il se borne, par exemple, à appliquer, en toute circonstance, la loi du talion, œil pour œil, bras pour bras, mort pour mort. Mais on n'a alors qu'une association de sauvages, se régissant suivant toute la rudesse et la barbarie des mœurs primitives. Ce n'est pas là une nation, à peine pourrait-on y voir l'ébauche d'un état social. Un peuple n'est constitué en corps politique que lorsqu'il a fixé son statut d'une manière immuable sur un monument indestructible. Quand le législateur des

Hébreux voulut donner aux douze tribus une organisation définitive, il grava le décalogue sur deux tables de pierre et les présenta aux Israélites, comme écrites par Jéhovah lui-même, au milieu des éclairs du Sinaï. Avant de s'élancer à la conquête du monde, Rome institua le décemvirat pour rédiger ses lois et les fit inscrire sur la plus impérissable des matières, l'airain. La forte organisation de la république, son indomptable énergie, sa grandeur future, sont burinées sur le bronze des douze tables.

Toutefois, un code ne saurait toujours suffire aux destinées d'une nation. A peine une société a-t-elle conscience d'elle-même, qu'elle voit surgir des poètes qui chantent ses origines, des historiens qui retracent ses annales, des penseurs qui expliquent ses légendes. C'est à l'ensemble de ces œuvres que s'alimente la vie politique, littéraire, philosophique d'une nation. Impossible de concevoir ce résultat sans le secours de l'écriture. On pourrait, il est vrai, citer des exemples qui sembleraient prouver que certaines productions de l'esprit humain peuvent se trans-

mettre sans recourir à l'alphabet. Les Druides, si l'on ajoute foi aux traditions, avaient un recueil de doctrines d'assez longue haleine, puisqu'il fallait plusieurs années d'étude à ceux qui désiraient être initiés à cette science ; cependant leur enseignement était purement oral, tout texte écrit étant frappé d'interdiction religieuse. Les commentateurs du Véda nous apprennent qu'à l'autre extrémité du monde aryen, les premières hymnes ont été composées avant l'invention de l'écriture, et se sont longtemps transmises de bouche en bouche. Ce phénomène s'explique dans les deux cas de la même façon. Les chants, soit védiques, soit druidiques, constituant tout le bagage intellectuel de ces époques, entraient sans peine dans la mémoire. La cadence poétique de l'hymne rendait cette étude encore plus aisée. Mais que le cercle des productions littéraires s'élargisse, que le battement rhythmique du vers et de la strophe fasse place aux allures monotones de la prose, et, la mémoire impuissante, appellera aussitôt l'alphabet à son aide. C'est à l'ampleur des monuments écrits qu'on juge de

la grandeur, de la vitalité d'un peuple. La Grèce subsiste encore, malgré les malheurs de vingt siècles d'oppression. Les productions de son génie sont le gage de son immortalité. Les Basques, au contraire, n'ont jamais eu de littérature, et l'histoire, loin de les considérer comme une nation, ne voit en eux qu'une tribu qui s'éteint sans bruit, sans résistance sous la double pression de l'unité française et de la politique espagnole.

On pourrait continuer ces rapprochements aussi loin que s'étendent les diverses branches du langage écrit. A chaque évolution de l'humanité on verrait correspondre une évolution du signe. C'est ainsi que les premières sociétés sont contemporaines de l'hiéroglyphe, la civilisation gréco-romaine de l'alphabet, les temps modernes de l'imprimerie, l'époque actuelle de la télégraphie électrique. Il n'est pas une manifestation de l'activité humaine qui ne relève du domaine graphique. Nous avons démontré que le grand levier d'aujourd'hui, la science, n'est qu'une application perpétuelle des symboles optiques. La philosophie n'aurait jamais enrichi la litté-

rature de ses chefs-d'œuvre, si elle n'avait eu l'écriture pour auxiliaire. Tous les écrivains savent quelle précision la plume apporte à la délimitation de la pensée, quel relief elle donne à l'expression de l'idée (*). La politique elle-même est en train de se transformer depuis la découverte de l'imprimerie. A Athènes, à Rome on n'avait que la tribune pour discuter les affaires de la cité; le soin de la chose publique était laissé à un petit groupe d'orateurs, dont les paroles n'avaient pour écho que l'enceinte de l'agora ou du forum. On voit là une aristocratie plutôt qu'une nation. Aujourd'hui, la tribune a pour écho la presse, c'est-à-dire le peuple tout entier. La lecture, et, par suite, l'influence des journaux s'accroissant sans cesse, peut-être, dans l'avenir, les rôles seront-ils intervertis, et

(*) C'est de là que viennent les expressions : voilà un morceau *écrit*, c'est une pièce *écrite*, etc. On veut ainsi marquer combien un style travaillé, l'emporte en élégance, en vigueur, en précision, sur les formes lâches, inégales, désordonnées qui composent d'ordinaire le tissu d'une improvisation orale ou d'une rédaction hâtive.

la tribune ne sera-t-elle plus que l'écho de la presse. Ce serait alors la nation elle-même, discutant ses intérêts, et, par conséquent, l'avénement démocratique dans son expression la plus large, la plus complète. Concluons donc que c'est dans les divers modes du langage graphique qu'est placé l'axe de toute institution et de tout progrès.

V.

Outre le rôle qu'elle joue aux divers degrés de l'évolution sociale, l'écriture offre encore des applications immédiates qui relèvent de la philologie proprement dite. Certains problèmes que la philosophie s'était posé sans les résoudre autrement que par des interprétations puériles, ont été expliqués de la manière la plus simple, dès qu'on les a soumis au contrôle du plus ancien monument des langues aryennes, le Véda. On voit que nous voulons parler de la mythologie comparée.

La mythologie comparée, en d'autres termes, l'explication des mythes qui forment le fond des religions antiques de la race indo-européenne, est une des plus récentes et des plus belles con-

quêtes de la linguistique. Jusqu'au dernier siècle, la question des origines du Panthéon gréco-latin était restée enveloppée des plus épaisses ténèbres; faute de guide et de méthodes, chacun l'interprétait à sa manière. Tantôt on voyait dans ces Divinités des personnages historiques, défigurés par la tradition, tantôt on croyait y reconnaitre des figures bibliques. Les plus réservés les considéraient comme des allégories ou des fictions sacerdotales. La bonne foi, on n'ose dire, la naïveté, était si grande chez quelques-uns de ces mythologues qu'ils en étaient venus à dresser la généalogie des Dieux, à fixer la chronologie de leurs règnes et, qu'un d'eux, Guérin du Rocher ne craignait pas de mettre au frontispice de son livre : *Histoire véritable des temps fabuleux*. *La symbolique* de Creuzer, complétée en beaucoup de points par les recherches de M. Guigniaut, tout en rompant avec ces rêveries, était tombée elle-même dans d'autres erreurs moins grossières, il est vrai, mais tout aussi éloignées de la vérité. L'explication rationnelle de la mythologie ne date que d'hier et est due presque tout

entière aux travaux des savants d'outre-Rhin. Vulgarisée par Adalbert Kuhn en Allemagne, par Max-Muller en Angleterre, elle a été inaugurée en France par Michel Bréal. Ajoutons qu'à la fin de sa carrière Eugène Burnouf avait entrevu l'avenir de cette science, comme le témoigne sa célèbre formule *numina nomina*.

Rien de plus simple du reste que la marche suivie pour atteindre ces merveilleux résultats. C'est la méthode de la grammaire comparée, celle qui a conduit la philologie à tant d'autres découvertes. On sait aujourd'hui que pour trouver l'étymologie d'un mot, il faut étudier ce mot sous toutes les formes qu'il a subies dans ses variations orthographiques, en d'autres termes, remonter de siècle en siècle jusqu'à ce qu'on arrive à sa forme la plus ancienne. Si alors on a affaire à une langue primitive comme l'idiome du Véda, c'est-à-dire une langue qui conserve encore sa limpidité des premiers jours, on lira, sans effort, les racines qui constituent la trame du mot et leur signification véritable. Cette même méthode appliquée aux recherches mythologiques, a per-

mis de retrouver l'origine des Divinités qui peuplaient l'Olympe des nations aryennes. Les noms d'Héraclès, d'Hercule, de Jupiter, etc, n'ayant plus de signification précise chez les Grecs et les Latins, ne pouvaient être devinés que lorsque on aurait rencontré une langue plus antique ou du moins plus transparente que les autres idiomes de la race Indo-Européenne. Cette langue fut l'idiome védique, la forme la plus ancienne du sanscrit. On vit alors que tous les noms propres des Dieux du paganisme avaient d'abord été des noms communs tirés de la langue usuelle pour désigner les phénomènes cosmiques, et que ces mots avaient perdu peu à peu leur signification première par la marche même du langage et par certaine tendance de notre esprit qui nous porte à personnifier tout ce qui frappe l'imagination. « A mesure que certains termes vieillissaient, que le sens étymologique des mots s'oblitérait, la langue perdait de sa transparence : les noms des forces de la nature devenaient des noms propres, et dès lors les personnages mythiques commen-

cèrent à paraître. *Djâus* est le ciel pour l'époque védique ; mais il n'en est pas de même pour les Hellènes qui ont emporté ce nom avec eux : *Zeus* est en grec un nom propre. Il en est de même pour *Jovis* en latin. On peut dire d'une façon générale que, pour qu'un Dieu prenne de la consistance dans l'esprit d'un peuple, il faut que son nom soit sorti du langage usuel. *Ouranos* n'est jamais devenu une Divinité bien distincte, parce que son nom est resté un appellatif: *Varuna*, au contraire, qui lui correspond en sanscrit, s'est élevé au rang d'un Dieu personnel, son nom ayant cessé de rien représenter à l'intelligence. » (*)

On pourrait, je crois, se faire une idée du changement des noms communs en noms propres, du passage des conceptions de notre esprit aux entités théologiques, en examinant de près certaines de nos locutions. Prenons le mot *fortune*, dont l'acception ordinaire est synonyme de richesse. Par suite de cette tendance à l'abstrac-

(*) Michel Bréal. *Hercule et Cacus*.

tion et à la personnification que nous rappelions tout à l'heure, nous parlons dans le langage familier de *la bonne* et de *la mauvaise fortune*, comme s'il s'agissait d'êtres véritables doués de vie, de sentiment, d'action. Nous disons journellement *la fortune lui a souri, il a invoqué la fortune*, et autres phrases semblables. Dans ces façons de parler notre esprit envisage une individualité distincte plutôt que l'idée de richesse. Supposons-nous maintenant au milieu d'une société primitive où les images flottent encore indécises dans la conscience humaine, et *la fortune* sera bientôt une puissance à qui on élèvera des autels pour qu'elle nous soit propice. L'acception théologique de ce mot prenant chaque jour plus de consistance fera insensiblement oublier la première. On aura alors un nom propre de plus sur la liste des personnages surnaturels, et un nom commun de moins dans le vocabulaire de la langue.

L'Olympe ainsi peuplé de divinités de toute provenance, on songea à mettre de l'ordre dans ce chaos. De là les classifications célestes, les

généalogies des Dieux, la cosmogonie d'Hésiode, les métamorphoses d'Ovide. Les étymologies fausses, les confusions de mots et d'idées, les faits historiques dénaturés par la tradition et grossis par la légende, devaient faire naître les fables qui forment le fonds de toute mythologie. Ces fables avaient recouvert les origines du Polythéisme de voiles tellement épais qu'on n'a pu les soulever qu'en remontant aux sources mêmes du langage.

Les monuments de l'antique Egypte sont venus confirmer ce que nous avait appris l'étude du Véda. Dans la vallée du Nil, comme dans le bassin de l'Indus, on peut suivre la genèse des formes mythologiques. Seulement cette élaboration se dessine d'une manière moins accentuée chez les Pharaons, parce qu'il ne s'agit ici que de symboles hiéroglyphiques, et non de monuments écrits comme chez les Hindous. En rapprochant les inscriptions funéraires des premières dynasties des inscriptions postérieures, on est frappé du chemin parcouru par l'idée religieuse. Aux tableaux de la vie pastorale, qui remplissent pres-

que exclusivement les stèles des premiers âges, ont succédé, dans le nouvel empire, les invocations aux Divinités d'un Panthéon aussi compliqué, aussi obscur que l'Olympe des peuples aryens (*).

La mythologie comparée n'est qu'une branche d'une science plus vaste, la philologie qu'on pourrait définir l'étude analytique du langage graphique. Cette science, entrevue par Leibnitz et

(*) Les scènes qu'on voit sur les murs des tombeaux de l'ancien empire sont toutes tirées de la vie civile. Aucune divinité n'est présente; aucun symbole religieux n'est apparent. C'est là un caractère d'époque qu'il est bon de noter. A partir de la 18e dynastie, les tombes sont en quelque sorte envahies par la religion. Le défunt ne s'y montre qu'environné de mille divinités qui rendent si compliquée l'étude de la mythologie Egyptienne. Ici rien de semblable. Les tombeaux de l'ancien empire ont une austère simplicité que les monuments funéraires des autres âges ne retrouveront plus. Le Dieu suprême des morts y est à peine nommé! Pas de mythes, pas même de prière, excepté de temps à autre une courte invocation à Anubis, le gardien des nécropoles. C'est au souvenir de la vie terrestre que le sujet de tous les tableaux qui ornent les parois des tombeaux est emprunté. (Auguste Mariette).

fondée seulement au commencement de ce siècle, après l'introduction en Europe du sanscrit, a déjà produit d'immenses résultats. On sait que son point de départ est la grammaire comparée. C'est à l'aide de cet instrument que l'archéologie moderne a fait ses brillantes découvertes, qu'elle a pu déchiffrer les monuments épigraphiques de l'Egypte, de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, et restituer à l'humanité les pages obscures de ses annales. L'exposition même abrégée de ces applications nouvelles du langage écrit nous mènerait trop loin. Mais nous ne pouvons passer sous silence une des questions les plus intéressantes de notre époque, le problème des races humaines que les naturalistes avaient demandé à la géologie et que les philologues seuls ont pu résoudre.

VI.

La question des races humaines n'offre, à vrai dire, d'autres difficultés que celles que certaines gens vont puiser dans les interprétations bibliques. Ces objections écartées, le problème devient si simple qu'il se résout en quelque sorte de lui-même. Il suffit d'appliquer les lois qui régissent les sciences naturelles. Quelques détails feront mieux saisir notre pensée.

Les classifications botaniques offrent un premier exemple de la recherche des origines. Impossible d'étudier nombre de végétaux sans se poser la même question que pour l'homme. Il n'est pas rare de rencontrer deux plantes de la même espèce présentant, dans quelques-uns de leurs éléments, des différences si tranchées,

qu'aux yeux des naturalistes, elles constituent deux variétés irréductibles. On ne peut s'expliquer ces dissemblances qu'en admettant que ces plantes dérivent de types distincts, appartenant à des régions différentes. On comprend, en effet, que des végétaux nés à Madagascar ou à la Nouvelle Zélande, ne soient pas en tout semblables à des individus de même espèce, tirés de la Norwége ou de l'Andalousie. Tout organisme reflète autant dans sa physionomie extérieure que dans sa structure intime, la composition géologique du sol qui l'alimente, et la nature du climat qui préside à son développement. L'induction et l'expérience arrivent à la même conclusion.

Il en est de même dans le domaine zoologique. L'anatomie et la géologie s'accordent à reconnaître que les variétés d'une même espèce habitant des points du globe séparés par de grandes chaînes de montagnes ou par des océans, supposent généralement des souches différentes. La plupart des animaux de l'ancien continent sont représentés dans la faune du Nouveau-Monde par

des types distincts des premiers. Comme pour les plantes, on peut dire que le sol, le climat, la nourriture, l'altitude, etc., sont autant de coefficients dont il faut tenir compte dans la nature de chaque série animale ; et chaque pays a ses productions spéciales, non-seulement pour un même genre, mais souvent aussi pour une même espèce.

Ces prémisses établies, il devient aisé, pour un esprit libre de toute arrière-pensée, de résoudre la question des races humaines. Les liens anatomiques et physiologiques qui nous rattachent aux autres anneaux de la chaîne zoologique sont trop nombreux pour que nous puissions nous en affranchir dans le problème de nos origines. A défaut de preuves directes, il suffirait d'appliquer le célèbre axiome de Leibnitz, que nous avons eu déjà occasion d'invoquer : *natura non agit saltatim*. Puisqu'il est acquis à la science que tous les êtres doués de vie soit végétale, soit animale ont pu apparaître simultanément sur des points différents du globe et donner ainsi naissance à des espèces distinctes d'un même genre, ou à des

variétés d'une même espèce, comment admettre pour l'homme une exception inexplicable et contraire à toutes les analogies.

Mais des preuves directes viennent appuyer nos inductions. En comparant les crânes d'un grand nombre d'individus des divers pays, Blumembach a été conduit à établir cinq types distincts de l'espèce humaine. Les trois premiers, le caucasique, le mongolique et le nègre sont connus de tout le monde. Les deux autres, considérés par quelques-uns comme des croisements ou des dérivations des précédents, sont le malais et l'américain. La question serait donc résolue en faveur de la pluralité des races, si l'on n'objectait que par suite des influences séculaires du sol et du climat, le nègre et le mongol pourraient bien n'être qu'une modification du type caucasique. Bien que ces influences, que personne ne nie, soient impuissantes à reproduire de tels changements depuis les temps historiques, il faut reconnaître cependant que cette raison est d'un certain poids pour beaucoup de gens qui ont l'habitude de contrôler la science par la légende.

C'est grâce aux secours inespérés de la philologie que l'école de Blumenbach a pu sortir de cette impasse. S'il est permis de lire les caractères distinctifs de la race sur la boîte osseuse qui forme le moule du cerveau, à plus forte raison pourra-t-on les reconnaître sur l'organe cérébral lui-même, c'est-à-dire sur sa manifestation la plus directe, le langage. Or un des principes philologiques les mieux établis nous apprend que c'est dans le mécanisme grammatical qu'il faut chercher la partie essentielle d'une langue, le plan d'après lequel chaque peuple façonne ses idées. Cet engrenage, une fois fixé, se transmet immuable de génération en génération, quelles que soient d'ailleurs les variations du dictionnaire. C'est ainsi que nos langues de l'occident, ne sont que des dérivations logiques des premiers idiomes aryens, et que les philologues peuvent retrouver le germe de nos locutions actuelles dans les plus anciens monuments écrits de cette race, le Véda et le Zend-Avesta. On est donc amené à conclure qu'il existe à la surface du globe autant de types humains que

les linguistes trouvent de systèmes de langues irréductibles. Or, nous l'avons déjà établi à plusieurs reprises, les langues mongoliques, dont le principal caractère est le monosyllabisme, n'ont aucun point de contact avec les langues aryennes ou langues à flexion, ni avec les langues agglutinantes que l'on rencontre chez les tribus américaines. Des caractères non moins tranchés différencient les idiomes des nègres et des insulaires de la malaisie. Les cinq groupes ethnographiques donnés par Blumembach, d'après la comparaison des crânes, sont donc retrouvés par les philologues à la seule inspection des systèmes grammaticaux. Une concordance si frappante, amenée par deux méthodes entièrement différentes, n'est plus une probabilité, c'est une certitude.

Mais la linguistique va plus loin que les naturalistes dans l'étude des classifications. La grammaire comparée retrouve des nuances qui échappent au scalpel. A cette question l'Aryen et le Sémite ont-ils même origine, l'histoire ne peut répondre faute de documents ; la science hésite,

car les dissemblances qu'on peut observer dans la constitution anatomique et physiologique des individus des deux races ne semblent pas assez caractéristiques pour qu'on puisse se prononcer avec certitude. C'est l'étude comparée des langues qui tranche la question, car la grammaire des peuples indo-européens et la grammaire des nations sémitiques étant irréductibles impliquent une différence d'origine dans les deux groupes. Une analyse semblable a démontré que les Basques, dont on voulait faire une tribu celtique, appartiennent à une autre souche distincte de la famille aryenne.

Nous avons dit que dans toutes ces questions de philologie ethnographique on ne tenait compte que des indications fournies par l'analyse grammaticale. Les rapports homophoniques des mots sont des guides trop peu surs, pour que la science du langage les prenne comme base de ses conclusions. C'est pour avoir méconnu cette vérité que Raynouard, trompé par des analogies superficielles, imagina la théorie des langues romanes, cette grande mystification de notre

époque. Il ne faudrait pas croire cependant que les indications données par le dictionnaire n'ont aucune valeur. Les noms de villes, de montagnes, de fleuves, sont d'une grande ressource dans maintes recherches. Comme les fossiles qui servent aux géologues à déterminer l'âge et la nature d'un terrain, ils fournissent à l'histoire les documents les plus précieux pour reconnaitre les traces des peuples qui ont habité un pays. Toutes les fois que la conquête amène dans une contrée une nation étrangère, cette nation, sauf le cas extrêmement rare de l'extermination totale du peuple dépossédé, adopte tout en le mettant au diapason de ses organes, les noms propres des lieux où elle vient s'établir. Telle ville aura été bouleversée par vingt races différentes sans qu'aucune d'elles ait eu l'idée de changer son nom. Les appellations locales sont des monuments aussi indestructibles que les médailles de bronze avec lesquelles les archéologues rétablissent la chronologie des dynasties royales. Si l'on veut connaitre le nom des premières tribus qui ont occupé un pays, il faut donc demander ce nom aux déno-

minations des montagnes, des villages, des rivières de cette contrée. C'est ainsi que nous avons appris que les premiers habitants de notre sol appartenaient à la famille Ibère, et que cette race cantonnée aujourd'hui sous le nom de Basques dans un coin des Pyrénées, occupait, avant l'arrivée des tribus aryennes, tout le midi de l'Europe occidentale. La philologie, en effet, n'a retrouvé que des mots Basques dans la géographie la plus antique de l'Espagne, ainsi que de la Gaule aquitanique et narbonnaise.

Tels sont, d'une manière sommaire, les divers modes du langage graphique et ses applications les plus importantes. Si on les rapproche de ce que nous avons dit du langage phonétique, on pourra en dégager quelques traits qui seront la conclusion de cette étude.

1° Le langage, quelle que soit la forme et le mode que l'on considère, qu'il soit phonétique ou optique, qu'il s'appelle musique ou

peinture, architecture ou poésie, n'est qu'une manifestation spontanée de la conscience humaine.

2° Il résulte de ce fait que chaque race a adopté un plan différent pour exprimer ses idées. C'est ce plan qui constitue la grammaire. De là, autant de systèmes de langues que de races et *vice versa.*

3° La parole n'est qu'un anneau de la chaîne du langage. Le langage s'est développé sur deux lignes parallèles, l'une phonétique, l'autre graphique. Les anneaux de cette double chaîne se rejoignent aux deux extrémités, d'un côté par l'art, de l'autre par la science.

4° De tous les modes du langage, c'est l'écriture qui a joué le plus grand rôle dans nos destinées. L'humanité ne s'est révélée à elle-même, que le jour où elle a su manier l'élément graphique. L'évolution alphabétique est l'évolution même des peuples, et chacune de ses grandes transformations marque une étape du mouvement démocratique.

5° Le langage ne se développe pas d'une

manière uniforme chez les diverses familles humaines. Sa floraison n'a été complète que dans le groupe aryen. La science fait défaut dans les autres races, et l'art y est presque toujours resté à l'état d'ébauche. Même chez l'aryen, il est rare qu'un même peuple cultive au même degré tous les modes du langage. On remarque une sorte de pondération entre les nations du Nord plus soucieuses de l'analyse scientifique que des harmonies phonétiques, et les nations du Midi, amoureuses, avant tout, de la forme, et possédant au plus haut degré le sentiment des arts plastiques.

TABLE DES MATIÈRES.

GENÈSE DU LANGAGE.

MARCHE DU LANGAGE.

DESTINÉE DU LANGAGE.

Toulouse, Imprimerie Ph. Montaubin, p: r. Saint-Rome 1.

